ALBERT DESJARDINS

MARC-ANTOINE MURET

L'ENSEIGNEMENT
ET LA CORRESPONDANCE DES SAVANTS
AU SEIZIÈME SIÈCLE

EXTRAIT DU *CORRESPONDANT*

PARIS
JULES GERVAIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, RUE DE TOURNON, 29

1882

ALBERT DESJARDINS

MARC-ANTOINE MURET

L'ENSEIGNEMENT
ET LA CORRESPONDANCE DES SAVANTS
AU SEIZIÈME SIÈCLE

EXTRAIT DU *CORRESPONDANT*

PARIS
JULES GERVAIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, RUE DE TOURNON, 29
—
1882

Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/marcantoinemuret00desj

m942

MARC-ANTOINE MURET

L'ENSEIGNEMENT ET LA CORRESPONDANCE DES SAVANTS AU SEIZIÈME SIÈCLE

Les grands personnages du seizième siècle nous passionnent; les personnages secondaires et, parmi eux, ceux-là mêmes dont le travail intellectuel absorba l'existence et fit seul la fortune ou la renommée peuvent encore nous intéresser. Il est rare que leur vie, plus ou moins agitée, n'ait pas quelque chose à nous apprendre sur le caractère et les mœurs, sinon sur les événements, du temps où ils vécurent; il est rare que leurs ouvrages et leurs exemples n'aient pas quelque chose à nous apprendre sur les questions qui préoccupent encore le temps où nous vivons. C'est ce qui permet de rappeler le nom, jadis illustre, maintenant oublié, de Marc-Antoine Muret.

M. Dejob vient de gagner le grade de docteur ès lettres en présentant, à la Sorbonne, une thèse intitulée : *Marc-Antoine Muret : un professeur français en Italie, dans la seconde moitié du seizième siècle*, ouvrage distingué, nourri de faits, suivi de curieux appendices. L'auteur n'a pas seulement travaillé en France sur les livres, il a complété ses recherches en Italie, et il doit se féliciter du résultat qu'il y a obtenu. Les détails qu'il donne sur l'état de l'enseignement à Venise, à Padoue, à Rome, de 1555 à 1585, ne forment pas la partie la moins nouvelle et la moins intéressante de son heure; la vie de Muret est, d'ailleurs, étudiée avec attention et pénétration, son genre de talent apprécié avec finesse et impartialité. On peut se fier à l'exactitude des faits que rapporte l'auteur, comme à la rectitude des jugements qu'il porte.

I

Muret, né à Muret, en Limousin, en 1526, mourut à Rome en 1585. La première moitié de sa vie, seulement, se passa en France; la seconde, en Italie. S'il appartenait à notre pays par sa naissance et par ses premiers succès, ce fut au delà des Alpes qu'il trouva

une sécurité, quelque peu précaire à l'origine, et une renommée qui alla jusqu'à la gloire. Sans rompre complètement avec sa vraie patrie, tout au contraire en prenant soin d'entretenir ses relations avec les amis qu'il y avait laissés et de se ménager la faveur des puissants personnages qui pouvaient l'y servir, il semble bien qu'il s'était attaché du fond du cœur à la terre qui lui avait donné l'hospitalité. Quand il constate la beauté des nouveaux caractères grecs, dont son ami Manuce va désormais faire usage, il serait disposé à plaindre les Français qui vont encore perdre une de leurs supériorités; mais, dit-il, il aime mieux Manuce que la plupart d'entre eux. Il retourna en France, à la suite du cardinal Hippolyte d'Este, qui y avait été envoyé comme légat; mais tout son désir était de repartir pour l'Italie, encore que son intérêt personnel l'engageât à prolonger son séjour; il maudissait son voyage et soupirait après l'Éridan ou le Tibre; il avait besoin de résignation pour passer un hiver de plus dans le pays où il était né : encore ne se résignait-il qu'à la condition d'habiter Paris ou quelque ville.

Lambin lui adressa un jour de vifs reproches, pour avoir dit : *Vestratem hominem*, en parlant d'un Français. Muret s'excusa; il avait cru que la personne dont lui avait parlé Lambin était Belge, comme celui-ci; quant à lui, répondit-il, il était bien Français, il se félicitait de l'être, il saisissait l'occasion de le déclarer; mais il disait en même temps qu'il ne pensait ni ne tenait à rentrer dans sa patrie: la patrie est où l'on se trouve bien; il ne songerait à reprendre le chemin de la France qu'au bout de quelques années, quand la renommée l'aurait précédé. On était bien sûr de ne pas froisser les sentiments de Muret quand on l'appelait citoyen romain, le plus éloquent des Romains, la lumière de l'Italie. Cette lumière n'en venait pas moins de France. Muret avait pu conserver peu d'attachement pour une patrie dont il avait fui la soupçonneuse justice; mais il était bien resté Français par les qualités naturelles comme par le développement et les habitudes de l'esprit, et ce fut par lui une influence française qui s'exerça sur la jeunesse de Venise ou de Rome. Ceux qui voyaient en lui l'honneur et l'astre commun des deux pays avaient raison.

Il fut dans son enfance un écolier indocile, mais plutôt par amour du plaisir et par goût d'indépendance que par paresse ou par aversion du travail. Il se forma beaucoup lui-même; il devint le plus reconnaissant des disciples quand il trouva un maître tel que Jules-César Scaliger. C'est à l'âge de dix-neuf ans qu'il se mit à professer; il passa d'Auch à Villeneuve et à Agen, puis à Poitiers, à Bordeaux, où il compta Montaigne parmi ses disciples, à Paris, où il compta les jeunes et brillants poètes de la Pléiade parmi ses amis. Poète comme

eux, il y publia un recueil de poésies, les *Juvenilia;* il commenta les *Amours* du plus célèbre d'entre eux, de Ronsard. Mais il ne se laissa absorber ni par les vers qu'il composait ni par ceux qu'il expliquait ; il se sentait et il voulait être avant tout érudit et professeur. Il enseignait, d'une part, et, d'autre part, il publiait des commentaires sur les auteurs anciens, qui n'en avaient peut-être pas un plus grand besoin que Ronsard. Ses infortunes commencèrent à Paris, avec sa réputation; il fut emprisonné, mais relâché bientôt après, à la fin de l'année 1553. Plus malheureux encore à Toulouse, où il avait retrouvé un enseignement, il fut en butte à une grave accusation d'immoralité, sous le coup de laquelle est restée sa mémoire; obligé de se soustraire au supplice par la fuite la plus prompte, il était brûlé en effigie pendant qu'il se dirigeait vers l'Italie, en 1554.

Muret arriva sous de tristes auspices dans le pays qui devait être un jour si fier de le posséder. Son douloureux départ et son voyage précipité, l'inquiétude et la fatigue l'avaient rendu malade. Reçu dans l'hôpital d'une petite ville, il entendit les médecins, qui n'avaient pas deviné un savant sous un si misérable équipage, dire auprès de son lit : *Faciamus experimentum in anima vili*, et il leur fit la célèbre réponse, qui montre la foi toujours vivante dans l'âme du pécheur : *Vilem animam appellas pro qua Christus non dedignatus est mori.* Il est probable que le latin le sauva de l'expérience; il échappa aux médecins et à la mort. C'était pour retomber dans la misère ; heureusement la distance était alors bien grande entre Toulouse et Venise ; il put se présenter dans cette dernière ville, sans y porter avec lui le signe de la réprobation, et il y devint professeur. La république avait organisé chez elle l'enseignement de la manière la plus large, elle s'adressait au concours pour être sûre de le maintenir toujours à une suffisante hauteur : la position qu'elle faisait à ses professeurs tentait jusqu'aux membres de ses familles patriciennes ; elle l'accorda libéralement au mérite, attesté par une épreuve publique, de celui dans qui elle ne voyait sans doute pas un condamné, mais qui n'était pour elle qu'un étranger pauvre et inconnu; elle n'eut pas à s'en repentir. Muret, qui « occupa, sans doute, dit M. Dejob, une des six chaires d'humanités créées par l'ordonnance de 1551 », n'eut que des succès auprès des élèves et auprès des nobles vénitiens ; il leur inspira une vive admiration et il obtint d'eux une réelle bienveillance; ses lettres et plusieurs de ses dédicaces montrent qu'il la cultivait avec soin. Mais rien ne fut plus précieux pour lui que l'affection du grand imprimeur Manuce. Manuce ne fut pas seulement pour lui un éditeur intelligent et com-

plaisant entre tous, ce fut un ami sûr et dévoué, un ami ferme, dont l'âme élevée donnait des conseils sévères. Il rappelait la nécessité d'être grave et il indiquait le moyen d'être digne; il prévenait que les plaisanteries plus que légères ne siéent pas à un certain âge et à une certaine situation; il conseillait de n'adresser point toutes les dédicaces aux seigneurs les plus riches et les plus puissants et d'en réserver quelques-unes pour les savants : son conseil fut suivi.

Les dédicaces étaient fort usitées au seizième siècle; elles fournissaient aux gens de lettres un moyen assez commode de se procurer les protecteurs dont ils avaient besoin; aussi était-on quelquefois embarrassé pour savoir à qui on les adresserait. A qui Muret offrira-t-il son Tiburce et son Properce? Le Properce sera-t-il, comme on l'y engage, pour François de Gonzague? C'est à ce parti que Muret finit par s'arrêter : « Que je meure, dit-il, si le désir de me faire connaître de vous m'a été inspiré par vos grandes richesses ou par votre illustre origine ou par tout autre motif que vos hautes vertus dont l'éloge est dans toutes les bouches. » — « Je n'aime rien de vous, si ce n'est vous-même », dit-il à un autre Gonzague, en lui envoyant ses *Discours*. Les patriciens de Venise reçurent en hommage les éditions des *Catilinaires*, de Térence, de Catulle; ce fut un Bembo qui eut le Tibulle. Tous, s'il faut en croire Muret, étaient dignes d'un tel honneur; l'un avait fait de profondes études philosophiques; l'amour des lettres et la bienveillance pour les savants étaient héréditaires dans la famille de l'autre, et son palais ressemblait à un temple des Muses, grâce à la magnifique collection de statues et de monnaies antiques qu'y avait réunie son père. Ces éloges étaient-ils toujours mérités? Ils pouvaient l'être souvent. La noblesse vénitienne était instruite et tenait à passer pour telle; le goût pour les choses de l'esprit était répandu dans les hautes régions de la société italienne. Il aurait été d'ailleurs fort maladroit d'adresser des dédicaces à ceux qu'un tel hommage eût laissés insensibles; en tout cas, les compliments de Muret justifiaient aux yeux du public le choix du nom qu'il plaçait en tête d'un ouvrage.

Ni les succès ni les relations ne purent retenir Muret à Venise. Pourquoi? Ce déplacement n'a pas été interprété en son honneur. S'il n'avait pas été sous le coup d'une ancienne condamnation, si l'on ne supposait pas qu'il avait pu se trouver sous celui de soupçons nouveaux, on aurait trouvé naturel qu'un homme de science préférât, à l'éclatante cité de Venise, Padoue, la ville savante. Pour qui touchait aux lettres, n'était-ce pas un rêve que de professer dans une si ancienne et si fameuse université? Il est vrai que ce

rêve ne se réalisa pas pour Muret; aussi accusa-t-il les *triumvirs* qui gouvernaient l'université de la réduire à mourir insensiblement de faim. Il dut se borner à un enseignement privé sur lequel la gloire scolaire de la ville jetait déjà un certain reflet; il fût parvenu bien vite à l'enseignement officiel, sans les bruits qui recommencèrent à courir sur son compte et qui le forcèrent à prendre encore un autre dessein.

Depuis quelque temps déjà, des négociations étaient engagées pour faire entrer Muret dans la maison du cardinal Hippolyte d'Este, le cardinal de Ferrare. Les rapports avec un certain nombre de grands personnages, dont on gagnait l'estime par son mérite et la bienveillance par ses hommages, étaient flatteurs et, dans certains cas, pouvaient devenir utiles; ils ne suffisaient pas cependant pour mettre d'une manière certaine et constante à l'abri des périls et du besoin; il fallait un protecteur en titre, un patron, un maître, le mot *herus* est fréquemment employé par Muret. L'homme de lettres, devenu le *domestique* d'un prince, d'un prélat, d'un puissant et riche personnage, n'avait pas à redouter les faux bruits ni même les vrais; son existence était assurée; il fallait bien qu'il sacrifiât son indépendance, mais il ne croyait pas abdiquer sa dignité. Le rôle de Mécène flattait celui qui le logeait sous son toit et le nourrissait à sa table. Un esprit délicat, lors même qu'il n'avait pas grande culture, goûtait un charme infini dans la conversation toujours prête des savants qu'il accueillait, et il trouvait moyen de s'y instruire suffisamment sans avoir de peine à se donner; il y avait des moments où l'on était bien aise d'avoir à sa disposition une plume exercée ou une voix éloquente. Cependant l'habitude de ces relations prit fin, ce furent les protecteurs qui firent défaut aux protégés. Muret, vers la fin de sa vie, accueillant les jeunes gens et cherchant à leur rendre plus facile la carrière où il les avait précédés, déplorait le manque de situations, ἀπορία *conditionum;* les plus distingués, ceux dont le commerce était le plus agréable, avec une suffisante connaissance des deux langues anciennes, « ne pouvaient trouver personne dans la maison de qui ils vécussent ».

Entre les deux parties, il fallait, nous n'osons dire, un contrat, mais du moins un accord. Celui du cardinal et de Muret souffrit des lenteurs et des difficultés. Le cardinal avançait, puis reculait; n'aurait-il pas appris quelque chose de défavorable sur le compte de Muret? Lambin, qui était au cardinal de Tournon, s'employa pour effacer les impressions fâcheuses. Muret s'inquiétait et s'agitait fort quand une rupture était à craindre; dès qu'on faisait un pas vers lui, il se mettait à hésiter ou s'en donnait l'air : coquet-

terie ou calcul ; certes, la situation qui lui était offerte était honorable et lucrative, mais il déclarait ne pouvoir l'accepter qu'après avoir examiné le caractère de celui qui lui faisait les offres. Il ne voulait pas sacrifier à la légère sa tranquillité, ses études ; il comparait ce qu'il allait prendre avec ce qu'il devrait quitter ; il tenait à obtenir l'approbation de Manuce, et il désirait que la lettre dans laquelle celui-ci la donnerait fût imprimée. Il en résulterait pour le cardinal une obligation plus étroite de réaliser les espérances qui auraient été ainsi publiquement annoncées ; il voulait faire jouer à Manuce un rôle de compère. Enfin l'accord fut conclu ; les deux parties semblent n'avoir eu qu'à s'en féliciter ; sans doute quelques nuages passèrent sur leur union ; Muret se plaignit un jour d'être dans une dépendance qui ne lui permettait pas de se mettre en voyage quand il voulait, de servir une personne qui ne pensait qu'à son propre avantage, nullement à la commodité d'autrui ; mais, en somme, il était fier de la confiance qui lui était manifestée, quand le cardinal se servait de lui dans des négociations délicates, pour la rédaction de lettres importantes, tenait à l'emmener en France. Le cardinal, sans être lui-même fort instruit, aimait, comme François I^er^, à la cour duquel il avait vécu, à s'entourer de savants, auxquels il faisait l'accueil le plus affable ; il avait toujours un mot, un sourire particulier pour Muret. Celui-ci recevait de plus de bons exemples et de sages conseils, qui ne lui inspiraient pas une moins vive reconnaissance, c'est lui qui l'assure ; les exigences, qui le mécontentaient par moments, lui laissaient encore beaucoup de liberté, et il en usait pour ses travaux. Quand le cardinal Hippolyte mourut, son neveu, le cardinal Louis d'Este, garda Muret, mais la situation changea ; toujours aussi avantageuse, elle était moins flatteuse. Plus d'accueil particulièrement distingué pour Muret ; on ne lui demandait plus de services ; confondu dans la foule des cliens, il se déclarait, en 1578, prêt à accepter les offres du roi de Pologne, mais il ne se croyait pas libre de rompre avec celui qui, après tout, demeurait son protecteur et son maître, sans avoir obtenu une permission qu'on pourrait appeler un congé.

Tout en gardant sa place dans la maison du cardinal Hippolyte, il était retourné à l'enseignement, où l'appelait sa vocation naturelle et où ses succès même ne pouvaient qu'honorer son patron. En 1563, à son retour de France, il devint professeur à Rome ; il garda ses fonctions jusqu'en 1584, à la veille de sa mort. Ce fut là désormais la grande occupation de sa vie ; il la conciliait avec les devoirs que lui créait le patronage successif des deux cardinaux de Ferrare ; elle lui fournissait l'occasion naturelle d'entretenir des relations, qui furent toujours excellentes, avec les membres du

sacré collège, sous l'autorité desquels était placée l'université de Rome, de se faire connaître même des Souverains Pontifes. Ses succès, dont il rendait compte à ses amis, l'étonnaient lui-même ; il n'y en avait jamais eu de pareils à Rome. La satisfaction qu'il éprouvait ne fut pas cependant sans mélange ; il avait des collègues auxquels il portait ombrage et qui n'avaient pas les mêmes idées sur l'enseignement. Les cardinaux ne voulaient pas le sacrifier, mais ils ne tenaient pas non plus à désorganiser l'université, en foulant aux pieds toutes les traditions, pour lui assurer un triomphe exclusif. Quelquefois Muret, qui n'était cependant pas trop hardi, effarouchait encore leur prudence. Aussi n'était-il pas toujours libre de traiter des matières ou des auteurs qui lui convenaient le mieux. Les étudiants affluèrent à ses cours, mais se lassèrent-ils de lui à la fin? La turbulence, qui, de leur temps au moins, semblait naturelle à leur âge et qui, en tout cas, était encouragée par les mœurs, l'emportait-elle sur le goût de la science et sur le respect du savant? M. Dejob, qui nous donne tant d'informations nouvelles et souvent piquantes sur l'organisation de l'enseignement public en Italie au seizième siècle, nous montre que l'indiscipline régnait partout avec l'immoralité à sa suite. Les clameurs et les sifflets interrompaient les leçons. Il n'a jamais été facile de réprimer par la rigueur de tels désordres. Muret les arrêta plus d'une fois par des traits mordants [1] ; c'est une ressource qui n'est pas à la disposition de tout le monde, et personne ne peut être sûr qu'elle ne lui fera pas défaut un jour. La vie même des professeurs était quelquefois mise en péril. De telles dispositions sont curieuses dans un temps où la postérité cherche volontiers des modèles de vie simple et laborieuse pour la jeunesse des écoles; il est vrai que dans les années où elles sont signalées, on constate aussi une décadence intellectuelle, c'est encore un point sur lequel le livre de M. Dejob est fort intéressant. Dans la seconde moitié du seizième siècle, en Italie, le zèle et l'amour de la science ont diminué; la position des érudits n'est plus la même. Le feu sacré qui avait brillé, à Florence, sous les Médicis, à Rome, sous Jules II et sous Léon X, n'est pas éteint, sans doute, mais il n'a plus le même éclat; les jeunes gens ont l'esprit de leur temps, et il ne faut pas s'en étonner. Ils n'apprécient plus autant un travail qui n'est plus évalué à un si haut prix autour d'eux et qui ne peut plus leur promettre les mêmes récompenses.

La réputation de Muret ne souffrit jamais de cette inconstance

[1] « Un jour, dit Rossi, qu'un étudiant, pour troubler le cours, agitait une clochette de bélier, Muret s'écria : « Pour tant de bêtes, il faut bien un « conducteur. » (M. Dejob, p. 341.)

ou de cette indifférence, quelque chagrin qu'il en ressentît. Les témoignages d'estime et d'admiration lui furent constamment prodigués à Rome: ils lui vinrent fréquemment du dehors. Ce n'étaient pas seulement les diverses cités de l'Italie qui se disputaient alors les professeurs célèbres, c'étaient les nations les plus éloignées les unes des autres. L'enseignement étant donné en latin, rien ne s'opposait à ce qu'on passât de France en Italie, d'Italie en Allemagne ou même plus loin. Muret avait reçu de Grèce des propositions; c'était à une époque où sa position était encore précaire; d'autres lui furent faites par le roi de Pologne, dans un temps où il avait acquis véritablement de la gloire. En 1577, le roi de Pologne, Étienne Bathory, voulant fonder une académie nouvelle à Cracovie, espéra qu'il pourrait y attirer Muret, entre autres savants illustres; il lui adressait les offres les plus séduisantes. Muret faillit se laisser séduire. On eut à Rome une crainte assez sérieuse de le perdre pour se décider à lui faire des avantages qui puissent le retenir.

Les princes de toute l'Europe témoignèrent autrement de leur estime pour son talent, en lui demandant un service qu'il ne pouvait ni ne voulait leur refuser, celui d'être leur *orateur* en cour de Rome, de composer et de débiter pour eux de solennelles harangues devant les Souverains Pontifes et le sacré collège. Il y porta la parole, notamment, au nom de Sigismond-Auguste, qui régnait en Pologne, en 1567; il avait été chargé précédemment d'exprimer au Saint-Siège la fidélité et l'orthodoxie des souverains de la Navarre, Jeanne d'Albret et Antoine de Bourbon; il fut à plusieurs reprises l'interprète des rois de France. Ces princes avaient cependant des ambassadeurs très capables de parler pour eux, mais les usages ne réservaient à ceux-ci que les cérémonies officielles ou les conversations d'affaires; certains discours d'apparat, que l'étiquette rendait nécessaires, étaient confiés à un homme de talent, qui en avait en quelque sorte la spécialité. On choisissait Muret, non seulement comme érudit célèbre ou comme professeur renommé, mais encore et surtout comme grand orateur.

Méritait-il, en effet, ce titre qu'il eut certainement? M. Dejob ne le revendique pas pour lui. « Si l'éloquence, dit-il [1], consiste dans l'émotion communicative qui livre à l'orateur l'auditoire conquis, Muret n'a jamais possédé ce glorieux privilège. J'oserais dire que nul n'a été plus disert que Muret, mais il ne s'est pas élevé jusqu'à l'éloquence. » Tous les siècles n'ont pas compris l'éloquence de la

[1] P. 393.

même manière, et le nôtre a quelque peine à la concevoir dans ce qu'on appelait autrefois le genre démonstratif, dans ces discours d'apparat. Il fallait cependant que Muret eût des dons oratoires ; il fallait qu'il produisît sur ses auditeurs une impression que nous ne ressentons plus, que nous ne comprenons même pas aujourd'hui ; son bel organe, nous le savons, faisait retentir les gymnases publics : « Marc-Antoine Muret, que la France et l'Italie reconnoissent pour le meilleur orateur du temps », dit Montaigne.

Si Muret était regardé comme propre à la tâche, la tâche semblait aussi lui agréer. Il touchait ainsi à la politique et à la diplomatie, sans courir le moindre risque ; sa position auprès d'un diplomate tel que le cardinal de Ferrare lui en avait pu fournir aussi l'occasion. La politique attire souvent les hommes de lettres, la diplomatie surtout ; le long commerce qu'ils ont eu avec les auteurs leur persuade qu'ils ont acquis l'expérience du monde où l'on agit ; il leur semble qu'ils doivent pénétrer le caractère des vivants comme la pensée des morts. Les facultés qu'ils sentent en eux et qu'ils ne sont pas habitués à rabaisser vont enfin trouver un digne emploi ; au lieu d'exercer sur le goût d'un public distingué, mais restreint, une influence toujours disputée, elles pourront modifier les destinées de l'humanité. Le grand rôle qui satisfait une noble ambition procure des jouissances délicates encore, quoique secondaires ; il permet de marcher de pair avec les puissants. Les secrets d'Etat donnent de l'importance à ceux qui en sont dépositaires ; on participe à la grandeur de celui pour lequel on parle ou l'on écrit. A des sentiments, si naturels chez les gens les plus spirituels et les plus honorables, pouvaient s'en joindre d'autres dans l'âme de Muret ; il était bien réhabilité, quand il était désigné pour haranguer le Souverain Pontife au nom d'un roi, surtout d'un roi de France ; ce n'était plus seulement sa personne, c'était sa réputation même qui était désormais en sûreté.

Ces harangues officielles l'exposaient à un péril qu'il ne soupçonnait pas, elles ont nui à sa mémoire, après avoir donné la tranquillité à son esprit et accru l'éclat de son nom ; c'est là qu'il a eu l'occasion de vanter la Saint-Barthélemy, qu'il a souvent professé l'intolérance religieuse, qu'il en a, non pas excusé, mais exalté les plus tristes effets. Qui croirait que des discours où les massacres sont célébrés à l'égal des plus brillantes victoires ont été composés par un homme si plein, non seulement d'intelligence, mais encore de finesse, remarquable en toute circonstance et en toute matière par la discrétion et la mesure ? Muret n'était pas de ces esprits que l'ardeur porte à l'intolérance et emporte jusqu'à la persécution ; il n'avait pas de ces élans où l'on est exposé à faire

bon marché des autres, parce qu'on est disposé à faire bon marché de soi-même. Ne lui prêtons pas, d'un autre côté, l'intention secrète de produire un résultat contraire à celui qu'il semblerait chercher et de présenter une apologie qui fît horreur, vengeance plus raffinée que noble d'un écrivain réduit à parler contre la justice et même contre la raison. Le jeu eût été trop périlleux; les harangues dont nous parlons étaient prononcées en présence et au nom de personnages trop capables de le comprendre et de s'en offenser. En somme, c'est la prudence et le calcul qui doivent expliquer le fanatisme de Muret. Un homme de talent qui a débuté dans la vie par une faute grave a par cela même aliéné sa plume et sa parole; elles sont à la disposition de ceux qui disposent du pardon et de l'oubli; il n'est plus de service qu'il puisse leur refuser. Les actes les plus regrettables, les plus coupables, sont ceux dont il lui faut présenter l'apologie la plus chaleureuse; il craindrait de paraître blâmer, s'il se contentait de défendre, s'il n'allait pas jusqu'à louer, non seulement sans réserve, mais encore sans mesure, il aime mieux être trop peu adroit que trop peu zélé. Il n'y a lieu de révoquer en doute ni la foi ni le repentir de Muret, mais seulement son fanatisme. Il a pu être toujours croyant; il a pu devenir vertueux pendant la seconde moitié de sa vie; il ne doit jamais avoir été sectaire. Mais il fallait une irréprochable orthodoxie pour couvrir le passé de celui dont la moralité n'avait pas été irréprochable.

En dehors des occasions qui s'offrirent à Muret de mettre en pratique ses leçons d'éloquence, pour satisfaire au désir des souverains de l'Europe ou pour répondre à la confiance des autorités romaines, tout son temps était consacré à son enseignement, à ses travaux critiques ou philologiques, à sa correspondance. Jeune, il avait fait des vers, quelques-uns en français, beaucoup en latin et en grec. Les érudits, ses contemporains, donnèrent ou suivirent pour la plupart le même exemple. Il jouit même d'une certaine réputation comme poète. S'il n'avait pas une vocation impérieuse et un entraînement fatal vers la poésie, il en eut le goût dès l'enfance, ses œuvres étaient faciles et spirituelles; elles étaient appréciées de la Pléiade. Il obtint les applaudissements de Baïf, de Jodelle, de bien d'autres, de ce chœur des Muses vers lequel sa pensée aima toujours à se reporter et dont il ne cessa de réclamer le souvenir. Tous les genres l'attiraient : le genre léger, dont il a laissé, comme bien d'autres, un monument dans les *Juvenilia*, titre choisi à dessein pour faire excuser ce que le livre contenait de peu convenable, *lascivius;* le genre dramatique, représenté par deux tragédies, dont une sur la mort de César; le genre religieux,

enfin, le seul qu'il ne cessa de cultiver. Avec le temps, en effet, le scrupule et la prudence lui firent abandonner les sujets tendres ; sa main barra même, sur un exemplaire des *Juvenilia*, les pièces érotiques. Les tragédies, les œuvres importantes, n'auraient convenu qu'à un poète de profession, et, dès 1568, il détournait un jeune homme de la poésie, en lui disant : « C'est une honte de faire de mauvais vers ; ce n'est pas une gloire d'en faire de médiocres ; il est trop difficile d'en faire de bons pour qu'on puisse l'espérer de ceux qui s'occupent d'autre chose. » C'était bien à lui-même qu'il pensait, car il ajoutait qu'il lui serait plus aisé de se mettre à danser que de se décider à écrire des vers. Pour en obtenir de lui, il fallait un ordre de « son cardinal », qui, en 1571, en demanda sur les charmes de Tivoli. Muret ne voulut pas tromper l'attente de son puissant et aimable protecteur; il se mit à l'œuvre, il n'avait rien perdu de son ancienne facilité. Au lieu de vingt vers qu'on réclamait, il en fit plus de quarante en deux heures ; il n'en était pas mécontent, car il les envoyait à un ami, en le priant de les communiquer à d'autres : « Ils ne sont pas très bons, disait-il, mais ils vous plairont à tous trois, parce qu'ils sont de moi. » En 1584, il en composa encore à propos de deux médailles d'or que lui avait envoyées Jean Zamoyski, grand chancelier de Pologne. Il paya ainsi en plusieurs circonstances son tribut de politesse suivant la mode des savants. Mais la même année il s'excusait, quand on lui en demandait, en même temps qu'à tous les écrivains illustres, pour une grande dame : « Je n'ai jamais été bon poète, et traiter le sujet que vous m'indiquiez ne me semblait convenir ni à mes cheveux blancs, ni au genre de vie que j'ai embrassé depuis de longues années. » Il convenait mieux, en effet, à son âge, comme aux sentiments dont il faisait profession, et au caractère sacerdotal qu'il avait fini par revêtir, de consacrer à la morale et à la piété ce qu'il pouvait avoir de talent. Dès les premiers temps de son séjour en Italie, il avait composé des hymnes. C'était, il est vrai, sur l'ordre du duc de Mantoue ; mais à ceux qu'avait désirés un prince il en ajouta de lui-même un grand nombre. Il chanta Notre-Dame de Lorette, pour laquelle il semble avoir eu une dévotion particulière. On admirait dans ses poésies religieuses l'abondance des traits ingénieux, on trouvait qu'elles allumaient les étincelles de la piété. Vers la fin de sa vie, il donnait au jeune neveu dont il dirigeait l'éducation des étrennes sous la forme de vers moraux, propres à former le goût de cet enfant, âgé de huit ans, et à lui enseigner les bons principes. L'enfant, quand il atteignit sa dixième année, reçut des vers grecs, qui devaient également lui procurer ce double avantage.

Absorbé par des études auxquelles était sacrifiée jusqu'à la poésie, Muret vivait calme et heureux. Il avait toujours aimé le travail, il s'y était livré au point de compromettre sa santé. Son bonheur eût été complet, s'il n'en avait pas été fréquemment dérangé par des importuns. Il se disait l'humeur accommodante et l'accès facile, c'était vrai. Ceux qui désiraient pénétrer chez lui profitaient et abusaient de ses dispositions; il était à la fois flatté et contrarié d'être en butte à des obsessions qui prouvaient combien on l'admirait. On entrait chez lui sans cérémonie, à toute heure du jour, pendant ses repas, malgré ses protestations; on le faisait parler pour prendre note de ce qu'il disait; on fouillait audacieusement dans ses tiroirs, et il n'y retrouvait pas toujours ce qu'il était sûr d'y avoir mis. On lui demandait des démarches, des recherches; il n'aimait pas à refuser. Il se trouvait si fatigué à Rome, qu'il pensait à reprendre le chemin de Venise pour y aller vivre en vieillard; mais une telle pensée ne durait guère. Il n'était pas insensible à l'honneur d'être importuné par les visiteurs ou par les correspondants. De fréquents séjours à Tivoli suffisaient pour le remettre de ses fatigues. En somme, il avait beaucoup gagner à être aimable, et il le savait bien; il s'attirait un peu trop d'amis, mais il ne se faisait pas d'ennemis. Était-ce par bonté de cœur ou par habileté de conduite? Il cherchait à ne froisser, à ne rebuter personne. Toujours courtois et mesuré, même dans la polémique, chose rare en tout temps, mais surtout au seizième siècle, il évitait de soulever des haines; il avait trop de monde à recevoir, trop de lettres à écrire; il était trop souvent forcé d'interrompre son travail; mais, du moins, il n'avait à redouter ni attaques ni pièges, et il avait appris qu'on ne saurait payer trop cher la bienveillance qui donne la sécurité.

Muret jouissait d'une assez large aisance; son traitement avait été élevé à plusieurs reprises; il savait tirer parti des offres qui lui étaient faites hors de Rome, pour obtenir une augmentation qu'on lui marchandait depuis quelque temps. En 1572, il eut à quitter l'enseignement du droit pour celui des lettres. Parmi les arguments dont on s'était servi auprès de lui, il y en avait un qu'il déclarait irréfutable; on lui avait offert de porter ses appointements de 200 écus d'or à 400. Nul remède, disait-il, ne pouvait être plus efficace sur un homme qui n'était pas riche et qui approchait de la vieillesse. Neuf ans plus tard, il recevait 700 écus d'or par an, c'était un chiffre auquel nul professeur, dans le même ordre d'enseignement, n'était encore parvenu. Il put faire des économies, acheter une maison, située au pied du Quirinal. Son installation y était fort agréable, mais il ne recevait pas

régulièrement ses lettres, parce que ceux qui devaient les lui porter trouvaient qu'il demeurait trop loin. En 1584, on lui fit la proposition d'aller professer à Bologne, mais les avantages, l'agrément des habitudes, tout le retenait à Rome. Le moment, du reste, était arrivé où il allait renoncer à l'enseignement. Il avait veillé sur ses intérêts, mais il ne voulait pas qu'on l'accusât d'avidité, en voyant qu'il conservait trop longtemps ses fonctions. Une retraite de 300 écus d'or lui fut donnée; il ne quittait pas ses bénéfices ecclésiastiques. Il n'aimait pas trop à convenir du souci qu'il avait des avantages pécuniaires; des expansions semblables à celle que nous avons rapportée ne sont pas fréquentes dans ses œuvres. Rien ne permet de dire qu'il ait porté ce souci au delà des bornes légitimes; mais il n'est pas nécessaire de croire sur sa parole à un désintéressement absolu qu'on n'a pas de raison pour attendre de lui.

Peut-être la modestie qu'il affecte souvent n'est-elle pas non plus très-sincère; à l'entendre, il était surpris de ses succès; il ne comprenait pas pourquoi on le recherchait si avidement; il lui répugnait de voir éditer ses vers ou ses lettres; c'étaient ses amis qui l'avaient poussé à publier ses discours. Il en dit trop, mais en tout il est prudent; il est bien aise d'être parvenu à la gloire, mais il faut qu'il paraisse y être parvenu malgré lui; il tremble d'offusquer la jalousie.

Cette prudence lui avait toujours fait éviter avec le plus grand soin ce qui aurait pu rendre son orthodoxie suspecte. Il allait de lui-même au-devant de la censure ecclésiastique; par exemple, ayant fait des vers sur la mort de Christophe de Thou, il les adressa au fils, mais il demandait qu'ils ne fussent pas publiés avant d'avoir été soumis à deux ou trois théologiens éminents de la Sorbonne, « pour qu'il ne pût échapper une parole qui blessât quelqu'un ». Il craignait que le nom de la déesse Astrée ne choquât un juge peu bienveillant, et protestait sérieusement qu'il avait entendu parler de la justice divine. Il aurait encore mieux valu passer pour païen que pour hérétique, et ce n'étaient pas seulement les œuvres, c'étaient encore les relations qui pouvaient faire supposer qu'on penchait vers l'hérésie. Aussi que de précautions! Il y avait encore plus de sagesse mondaine que de ferveur religieuse dans son refus d'entrer en communication avec les personnes dont l'orthodoxie n'était pas absolument avérée. Il craignait de se compromettre plus que de se souiller. Aussi n'écrivait-il qu'en grec le nom de ce Carnesecchi, plus tard condamné au feu; il était fort embarrassé d'une ode qu'il avait eu le malheur de lui adresser. Il ne désirait pas se créer d'embarras, en avouant des rapports avec un homme

suspect, tant que la justification n'aurait pas été faite, mais il ne se souciait pas de perdre son œuvre, « quoique ce ne fût rien », disait-il. Il ne se rappelait pas une promesse qu'il avait faite à un imprimeur : « Et, pour confesser la vérité, cet imprimeur que vous me nommez (Muret se garde bien d'en faire autant) a ici une très mauvaise réputation au sujet de la religion, de sorte qu'un commerce quelconque avec lui me paraîtrait également contraire à ma sûreté et à la piété. »

Mais on ne doit pas accuser Muret d'avoir songé uniquement à sa sûreté ; sa piété était sincère et elle devint de plus en plus fervente à mesure qu'il avança en âge. Les témoignages en sont nombreux dans sa correspondance ; ils sont souvent simples et touchants. Le souvenir de ses malheurs et de ses fautes le tenait abaissé devant Dieu. Dans la maladie, il implorait le secours et le pardon d'en haut ; il envoyait à l'un de ses correspondants un crucifix en demandant des prières. S'il était dans sa vieillesse plus pieux qu'il ne l'avait jamais été, il le devait, disait-il, à son ancien élève, le Jésuite Benci ; il avait, du reste, d'excellentes et fréquentes relations avec la Compagnie de Jésus, il entreprenait pour ses maisons d'éducation une traduction de la *Rhétorique* d'Aristote. Faire servir à la gloire de Dieu et de l'Église ce qu'il avait de talent et de science, tel était le vœu de ses dernières années, et il s'appliquait à la lecture des livres saints, il étudiait les auteurs religieux, il travaillait à l'histoire ecclésiastique. Ayant perdu un frère, il fit venir son jeune neveu près de lui, pour lui enseigner la piété et la vertu. Ainsi la foi dont il faisait profession dirigeait ses travaux et inspirait ses actes. A la fin de sa vie, il ne lui suffit plus d'être un laïque zélé ; il devint prêtre en 1576. Fut-ce le seul désir de se mettre plus complètement au service de Dieu qui lui fit prendre cette résolution, ou le secret espoir d'arriver aux plus hautes des dignités ecclésiastiques y entra-t-il pour quelque chose? Il est difficile de répondre à une question de ce genre ; il y a bien des cas où plusieurs motifs d'inégale valeur agissent sur l'âme humaine, et peut-être croit-elle ne céder qu'à un seul. Muret obtint des bénéfices, mais il n'eut pas le chapeau de cardinal. S'il éprouva une déception, elle n'altéra point ses sentiments, et ses derniers moments couronnèrent ses dernières années de la manière la plus édifiante.

II

Nous avons essayé de donner une idée générale de la vie de Muret ; nous voudrions en donner une de son enseignement et de sa correspondance, pour achever de le faire connaître.

Muret fut successivement professeur de littérature, de morale et de droit. Il passait d'un sujet à l'autre, à son propre gré ou suivant l'ordre qu'il recevait, portant toujours le même esprit et trouvant le même succès dans ses divers enseignements, cherchant d'ailleurs à les rattacher ensemble par les liens les plus étroits, et se plaignant de ceux qui veulent renfermer chaque science dans des limites rigoureusement tracées.

On s'attache beaucoup, depuis quelques années, à distinguer l'instruction de l'éducation; il y a là, en effet, deux tâches différentes. Pour marquer mieux la différence, aux vieux mots de maître et d'instituteur, dans lesquels elles étaient également comprises, on a cru nécessaire d'ajouter le mot tout nouveau d'*éducateur* qui n'indique plus que la seconde. On a enrichi la langue, sans la consulter, pour donner plus de précision à une idée à laquelle on voulait donner plus d'importance. Il est douteux que cette dernière espérance se réalise, parce qu'il est à craindre que les réformes récemment apportées à notre système d'instruction ne lui enlèvent ce qui en faisait un puissant instrument pour l'éducation. L'œuvre de l'éducation, c'est de former le caractère; l'instruction n'y est presque d'aucun secours, si elle ne s'applique qu'à étendre indéfiniment les connaissances, qu'à faire entrer dans une jeune tête la plus grande quantité possible de notions plus ou moins précises sur la plus grande quantité possible de sujets. Tout au contraire, sa vraie œuvre, à elle, c'est de former l'intelligence; la rendre capable de discerner, après un travail ultérieur et spécial qui ne saurait lui être épargné, le vrai du faux et le beau du laid, lui donner des principes de direction qui gouvernent toutes ses opérations, les faire passer dans ses habitudes à tel point qu'elle s'y conforme sans effort, comme en vertu d'une loi naturelle, voilà ce que doit se proposer l'instruction, voilà ce que doit produire l'enseignement littéraire bien compris.

C'est ainsi que le comprenait Muret; il avait déjà à lutter contre des systèmes qui sont bien puissants de nos jours; les idées des novateurs ne sont pas toujours neuves. Dès le seizième siècle, il fallait recommander les anciens; Muret réclame le nom de sages pour ceux qui les lisent, comme Plaute pour ceux qui boivent du vin vieux. Il y a des personnes qui trouvent inutile d'apprendre les humanités, *litteras humaniores*, parce qu'on n'y puise qu'une science banale et frivole, qui soutiennent que l'État n'a aucun intérêt à entretenir des maîtres chargés de les enseigner. Ceux qui se consacrent aux lettres, dit-on, n'ont pas d'occupations sérieuses, ni procès à plaider ou à juger, ni opinion à exprimer sur les grands intérêts de la république; ils se repaissent de fables poétiques,

bonnes pour les enfants; ils s'attachent à quelques maigres préceptes de style; à quoi bon tous ces exercices sur les guerres de Thèbes et de Troie, sur Ulysse et sur Énée, dans un style rempli de fausses grâces et de futiles ornements? Quelle érudition que celle qui consiste à savoir combien les Grecs avaient de vaisseaux et Priam d'enfants, si ce fut Hélène elle-même, ou son image, qu'enleva Pâris? Qu'on apprenne la dialectique, la physique, la morale; qu'on y ajoute la métaphysique, la philosophie des législations, l'économie domestique, voilà des études qui servent à quelque chose. Mais qu'est-ce qu'une vaine rhétorique auprès de la philosophie?

Muret n'a pas moins d'éloges que ses adversaires pour la philosophie, mais il n'en sépare pas les lettres. Ces fables poétiques, ces préceptes de style sont loin d'être inutiles et bons pour les seuls enfants. Ces inventions, que l'on croit vaines, sont les voiles dans lesquels s'enveloppe la sagesse elle-même. C'est ainsi que Platon et Aristote, à la différence d'Eratosthène, jugeaient les œuvres d'Homère et la poésie, en général; Platon et Aristote ne sont-ils pas les maîtres des philosophes? Ceux-ci préféreraient-ils se donner pour les disciples d'Épicure, qui méprisait le savoir et les vers? Les poètes enseignent, aussi bien que les philosophes, les devoirs de la vie, peut-être même s'en instruit-on chez eux avec plus de facilité. Quels services n'a pas rendus, quels éloges n'a pas reçus l'art de bien dire? Il n'est pas de sujet auquel on puisse demeurer étranger, quand on étudie les belles-lettres. Pour comprendre les *Verrines*, il faut savoir le droit. La philosophie et l'astronomie permettent seules d'éclairer les obscurités du *de Finibus*. Quoi d'étonnant si les lettres ainsi entendues préparent même à une vie d'action? Cette admirable préparation avait fait la fortune du pape Pie IV. C'est cependant un préjugé assez répandu que les études littéraires ne donnent pas le moyen de parvenir aux richesses et aux grandeurs. Muret, parlant à des auditeurs qu'il veut convaincre, leur ouvre les plus belles perspectives; ni le droit, ni la médecine, ni les arts ne sont plus propres à faire acquérir la gloire et la fortune; par le seul secours des lettres, on peut s'élever de la plus humble condition aux plus hautes dignités. Sans doute, il convient d'aimer la science pour elle-même; elle récompense, d'ailleurs, ceux qui l'aiment, en leur procurant les plus pures jouissances, mais elle leur offre aussi d'autres récompenses, non moins séduisantes pour l'âge auquel l'ambition est si naturelle. Muret est trop habile pour dédaigner un tel moyen d'attirer et de retenir la jeunesse autour de lui.

La connaissance des deux langues anciennes est, à la fois, le moyen dont il faut se servir et la fin qu'il faut s'assigner dans

l'étude des humanités. C'est, avant tout, le latin, qu'il est nécessaire de posséder. Le nombre de ceux qui le parlent et qui l'écrivent bien ne semble pas à Muret très considérable; il y a des gens qui n'ont aucun souci de l'élégance et il y en a qui réservent leur application pour les langues vulgaires. En Italie même, peut-être faut-il dire en Italie, surtout, le latin a beaucoup perdu. Où sont les barbares? demande Muret, est-ce dans cette Italie où l'on ne rencontrerait pas une personne sur cent sachant parler latin ou grec et aimant les lettres? Est-ce en Allemagne et en Pologne, où toutes les personnes connaissent parfaitement les deux langues et donnent presque tout leur temps à l'étude? Le développement de l'italien moderne avait nui au latin, d'où la fausse idée, *perversa opinio*, qui détournait les jeunes gens les plus distingués de ces langues où sont renfermés toute l'élégance de la civilisation, toute la recherche du savoir, tous les trésors de l'antiquité, et qui compromettait les prétentions des Italiens à parler mieux que nulle autre nation le noble langage de leurs pères. Le latin joignait un titre de plus à tous ceux qui lui donnaient déjà un si haut prix : il servait à répandre la gloire de Jésus-Christ et à défendre son Église contre les attaques des méchants.

Sans doute, il n'est pas facile à un moderne de posséder vraiment la langue latine. Ceux qui passent pour la posséder un peu mieux que le vulgaire, ceux qui croient s'exprimer avec pureté et qui s'imaginent n'avoir pas besoin de veiller sur eux-mêmes laissent échapper quantité de sottises impardonnables. Bon nombre de Français et d'Allemands parlent avec facilité, il n'y a peut-être pas plus d'une ou deux personnes qui parlent avec élégance. Les cicéroniens eux-mêmes, ces délicats qui font fi de Sénèque, de Pline et de Tacite, à qui les écrivains des âges suivants donnent des nausées, qui se moquent des emprunts faits par Muret à Apulée ou à Sidoine Apollinaire, ne se doutent pas que leur latin est loin de valoir celui dont se servaient jusqu'aux cuisiniers de ces auteurs si dédaignés. Que faut-il faire, si les cicéroniens n'ont pas atteint le but? Ne pas se fier aux manuels qui donnent les expressions de Cicéron, et s'en faire un à soi-même, en lisant, en lisant beaucoup, avec attention, en notant ce que l'on trouve à prendre dans Cicéron, sans doute, mais aussi chez d'autres auteurs, chez Térence, par exemple, sans se montrer exclusif, en se gardant toutefois de se composer de pièce et des morceaux appartenant aux écrivains et aux temps les plus divers une langue sans goût et sans unité pour son usage personnel. Le fond doit être la langue classique de Rome, mais elle serait trop pauvre si l'on en devait exclure les termes fort utiles qui ne nous sont révélés que par les écrivains apparte-

nant à des âges moins purs. Celui qui emploie la langue des anciens pour parler aux modernes a besoin d'une souplesse et d'une aisance qui ne s'accommoderaient pas d'un respect superstitieux pour un auteur unique ou même pour une seule époque.

Si l'on ne sait pas suffisamment le latin, que dire du grec? Il y a longtemps qu'il est oublié : *græcum est*, *non legitur*, expressions familières aux copistes du moyen âge : « Est-ce là du latin? dit alors Vollichon, je ne l'entends point, mais du grais, je vous en casse [1]. » Muret retrouvait dans un manuscrit d'Aulu-Gelle des mots grecs écrits en caractères latins. Il aurait voulu citer des vers d'Hésiode sur la justice, mais il avait résolu de ne pas faire entrer le grec dans son discours, et il désespérait de les bien traduire en latin. Cette langue délaissée, que n'entendent pas les élèves, de quelle utilité n'est-elle pas cependant! Celui qui l'ignore ne se prive pas seulement d'une grande jouissance, il est forcément arrêté dans ses travaux; on ne devrait pas se mettre à la philosophie, sans être en état de lire Aristote dans l'original; il serait bien utile d'avoir donné une année entière à Démosthène, aux historiens et aux poètes grecs. Alors même qu'on ne songerait pas à la philosophie, la connaissance de la langue grecque serait encore indispensable à qui voudrait posséder complètement la langue latine et l'utiliser. Aussi Muret ne cesse-t-il de s'informer des progrès que font, dans cette étude, les enfants ou les jeunes gens dont il dirige les travaux. Les raisons qu'il donnait il y a plus de trois cents ans pour la recommander n'ont guère perdu de leur force.

Il attache la plus grande importance aux humanités, mais il se garde de rien exagérer, il ne confond pas le moyen et la fin; il n'exige pas qu'on vieillisse sur ces études, si belles et si utiles qu'elles soient; un jeune homme a autre chose à faire, mais qu'il se dirige sans se hâter vers le vrai but où il tend; qu'il travaille à devenir un esprit distingué, et la forte préparation de ses premières années lui permettra de prétendre à tout.

Le goût et la mesure marquent toujours l'enseignement comme la critique de Muret, grande innovation au seizième siècle; le goût ne se développe guère qu'après l'érudition; savoir est nécessaire pour juger, mais savoir beaucoup empêche quelquefois de bien juger. Il fallait une véritable force d'esprit pour apprécier les anciens, sans se mettre dans leur dépendance, et pour les apprécier à soi tout seul, sans se préoccuper du sentiment général, peut-être même en le contredisant; un Érasme, seul, ou, après lui, un Muret, avait le droit de railler les cicéroniens, encore était-ce de leur part une

[1] Furetière, *le Roman bourgeois.*

grande hardiesse. Muret entreprenait de vraies campagnes contre ce culte exclusif d'un grand homme dont il ne voulait pas qu'on fît une idole; ce n'était pas seulement à propos de la langue, c'était aussi à l'occasion de l'éloquence. D'autres écrivains que Cicéron avaient parlé latin, il y avait d'autres modèles de l'art oratoire; d'ailleurs, pour se préparer à cet art, il ne faut pas se borner à l'étude des auteurs. Les conseils que donne Muret, comme maître d'éloquence, témoignent du goût, non seulement le plus sûr, mais encore le plus large; c'est toujours la même antipathie pour les manuels, pour les préceptes d'une application non moins banale que facile, pour tout ce qui rétrécit et appauvrit les idées comme le style. Rien d'exclusif; il réclame en faveur de Sénèque et de Tacite, injurieusement rebutés comme des écrivains de décadence, ce qui ne l'empêche pas de tenir à ce que Virgile reste au-dessus de Lucain, Catulle au-dessus de Martial; il combat les exclusions, mais il ne laisse pas confondre, encore moins renverser, les rangs. On trouve, dans ses écrits, des observations fines et justes sur bien des points de critique littéraire. Une lettre écrite au sujet d'une tragédie, composée par un philosophe de Bologne, montre et une profonde connaissance de l'antiquité et une parfaite intelligence des conditions naturelles de l'art dramatique.

Cependant il est de son temps, l'érudition lui paraît un grand mérite chez les poètes, peut-être le plus grand; ce fut celui de Properce. Pendant longtemps, d'après Muret, ceux qui faisaient des vers en France ne songèrent qu'à distraire des femmes oisives; ils ne pouvaient retenir l'attention des gens instruits. Enfin Ronsard parut, qui, sous la direction de Jean Dorat, avait beaucoup lu et médité les poètes anciens; il tenta de s'approprier les richesses d'outre-mer, et son exemple fut suivi par Baïf, par Joachim du Bellay, par bien d'autres. La Pléiade tenait à la science, comme d'autres écoles poétiques à l'inspiration. Muret n'a-t-il pas fait honneur à Ronsard de s'être montré savant au point d'être obscur, et n'a-t-il pas écrit un commentaire pour éclaircir ce que le vulgaire ne pouvait comprendre dans les allusions accumulées à l'antiquité et spécialement à la mythologie? Il n'y avait pas de vertu qu'on n'attribuât à l'érudition, au seizième siècle; on croyait qu'elle devait faire les saints, pourquoi n'aurait-elle pas fait les poètes? Muret était un érudit qui avait composé des vers : ce n'était pas à lui à dire le contraire.

Si la disposition que nous venons de signaler nous reporte à plusieurs siècles en arrière, nous pouvons en constater une autre qui ne serait pas désavouée de nos jours. Muret a mis plusieurs fois la critique des textes anciens au-dessus des exercices purement

littéraires; il y a, d'après lui, plus de profit et plus d'honneur à donner une bonne édition d'un auteur ancien, à lire exactement un manuscrit, à y faire les rectifications nécessaires qu'à écrire des discours ou des poèmes, soit latins, soit grecs. Ce sont les anciens qui fournissent à notre intelligence toute sa nourriture; il faut, avant tout, se préserver des mauvais aliments. Que de mots barbares, que de tournures vicieuses qui se sont glissés dans le latin moderne sous le couvert de fausses leçons? L'ignorance où l'on est de tel petit détail fait l'obscurité sur des questions de la plus haute importance. Muret ne cesse de relever, de glorifier ce travail auquel il se livre avec ardeur. Quand il était jeune, il aimait dans Properce le poète des amours; arrivé à l'âge mûr, il édite et il explique les vers qu'il dévorait jadis. Ces éditions, impatiemment attendues et avidement recherchées de son vivant, n'ont plus, n'ont peut-être jamais eu toutes une très grande valeur; Muret n'avait pas assez de patience pour arriver au premier rang parmi les philologues; la conjecture tenait trop de place dans ses corrections; quand on publie tant de livres, on ne peut donner à chacun le temps nécessaire; mais c'est déjà quelque chose que d'avoir justement apprécié la critique des textes et de s'y être appliqué avec un certain succès; c'est quelque chose aussi que d'avoir donné aux humanités leur vrai rôle dans la culture intellectuelle, sans les exalter comme sans les déprécier outre mesure, en montrant à quoi elles peuvent servir et quelle part elles-mêmes doivent faire à l'exactitude de l'érudition.

Muret passa plusieurs années à enseigner la morale. Ce sujet s'accordait bien avec la nature et les habitudes de son esprit. Les parties plus abstraites de la philosophie l'attiraient moins; cependant il ne pouvait pas, il n'aurait pas voulu y être complètement étranger. Un savant tel que lui aurait rougi de les ignorer, et cette ignorance ne lui aurait pas permis de traiter de la morale même avec une autorité suffisante. Signalons seulement un discours *sur la connaissance de soi-même et sur toutes les facultés de l'âme humaine*, qui contient un résumé de psychologie. On n'y trouve pas beaucoup d'originalité; l'orateur reproduit, avec son élégance et sa clarté accoutumées, la doctrine reçue de son temps sur la division des facultés de l'âme en deux classes, les unes douées et les autres privées de raison, et sur la subdivision de ces deux classes elles-mêmes. Il ne se propose d'ailleurs, dans cette étude, que de considérer l'âme comme capable de se laisser dépraver et corrompre par les vices ou, au contraire, de devenir plus parfaite et, autant que possible, semblable à Dieu. Il trouve tout naturel de rapporter et même de subordonner toutes les parties de la philosophie à la morale, pour laquelle il réclame le premier rang à plusieurs reprises.

C'était à la morale, d'après lui, que s'adressaient tous les éloges donnés par les anciens à la philosophie. Platon, en disant que les peuples seraient heureux quand les rois seraient philosophes, ou quand les philosophes seraient rois, pensait à la morale, non à la logique ou à l'histoire naturelle.

L'étude de la morale ne détournait pas Muret de celle des lettres; tout au contraire, l'une aidait l'autre. Toutes les deux trouvaient, par exemple, un égal profit dans la lecture de Sénèque, dont Muret eut à se faire le défenseur et dont il n'hésitait pas à vanter à la fois la sagesse et le talent. C'était la morale elle-même qui prescrivait de cultiver les lettres. Le bonheur public auquel il faut tout ramener ne résulte que du bonheur des particuliers. Or celui-ci ne consiste qu'à cultiver et développer en soi la vertu, et l'on ne saurait sans le secours des lettres arriver à la perfection de la vertu. Les lettres, tout en nous charmant, font pénétrer en nous les plus salutaires préceptes; elles nous apprennent en même temps et à bien parler et à bien vivre; une fois formé par elles, on fuit avec horreur la bassesse du vice et l'on fait passer le devoir avant tout. La morale, de son côté, rendra autant de services qu'elle en recevra; elle sera de la plus grande utilité pour l'éloquence, pour la jurisprudence; elle fournira à la théologie, maîtresse et reine des sciences, des âmes parfaitement préparées. L'esprit de Muret, plus enclin à s'étendre qu'à se concentrer, aimait à faire valoir ces rapports entre les diverses études; il se flattait de n'être infidèle à aucune, en passant de l'une à l'autre.

Il tient beaucoup à convaincre de l'utilité pratique de la science morale; il a foi dans la philosophie; il aspire à mériter cet éloge qu'il donne à Sénèque de donner à l'âme la tranquillité, de mettre l'homme au-dessus des malheurs qu'il ne mérite pas. Ce n'est pas, du reste, un moraliste, c'est la morale elle-même qui doit former les mœurs et donner une règle de conduite, enseignant à bien vivre et à vivre heureux, guérissant les maux de l'âme, l'affermissant contre la volupté aussi bien que contre la douleur, contre l'éclat des richesses et contre la pauvreté obscure et méprisée, contre la soif des honneurs et contre la crainte de l'ignominie, contre l'attachement à la vie et contre la peur de la mort, bannissant les désirs insatiables, triomphant de l'ambition. Elle sert également à tous les hommes, dans quelque condition qu'ils soient placés; tous les élèves du professeur auront à en faire leur profit dès le jour qu'ils l'auront reçue. Mais, dit-on, si elle rendait vraiment tant de services, elle devrait commencer par les professeurs eux-mêmes, par les philosophes, et il s'en faut qu'ils soient tous irréprochables. Muret ne réclame pas pour la morale le mérite de détruire radicalement les

vices dans l'âme humaine, pour y introduire d'un seul coup et à jamais toutes les vertus. Les subites conversions ne sont pas sans exemple; l'antiquité cite Polémon; mais elles sont rares. La philosophie porte à la vertu, elle y engage, voilà tout; n'est-ce pas déjà quelque chose? Si les philosophes pèchent, ce n'est pas leur science qu'il faut rendre responsable de leurs fautes, pas plus qu'il ne convient de reprocher à la médecine les maladies des médecins.

On voit quelle est la prudence de Muret dans un sujet où l'entraînement est facile, dans l'éloge de la science qu'il enseigne; elle ne sera pas moindre, quand il enseignera la science elle-même. La mesure n'est-elle pas, d'ailleurs, la condition du succès pratique où il aspire? Ce qu'il veut donner à ses auditeurs, c'est un esprit de sagesse auquel nul d'entre eux ne puisse se dispenser de prétendre en alléguant qu'il est incapable d'y arriver. Il n'hésite pas à blâmer ceux qui jettent leur or ou laissent leurs terres en friche; ce sont les gens qui n'ont pas de courage ou qui ne savent pas user de leur fortune, deux défauts et non deux qualités. Des philosophes ont donné le mauvais exemple, mais leur philosophie était trop grossière et trop simple, celle de Muret est plus civilisée, *politior*, mieux faite pour la vie ordinaire; elle apprend qu'il ne faut ni mépriser ni rejeter les richesses honnêtement acquises, mais en faire profiter la vertu. Il est étonnant que les anciens aient regardé la fortune et la science comme incompatibles entre elles. Ils croyaient témoigner de leur mépris pour l'argent et ils ne montraient que la faiblesse de leurs âmes, s'il était vrai qu'ils ne pussent posséder sans laisser absorber toutes leurs pensées par ce qu'ils possédaient, et si le soin de leur patrimoine excluait tout autre souci. Le soldat vraiment brave n'est pas celui qui s'éloigne le plus qu'il peut de son ennemi pour éviter le combat, c'est celui qui se rapproche pour lutter corps à corps. La richesse n'est pas plus nuisible à la science que la pauvreté; celui qui n'a pas de quoi vivre a besoin de gagner son pain; autant de pris sur l'étude de la sagesse. Le vrai philosophe se passe de la richesse, quand il ne l'a pas; il sait en user, quand il l'a, mais sans être tourmenté par le désir de l'accroître ou par la crainte de la perdre.

Un moraliste si raisonnable sait faire la part des plaisirs honnêtes, tout en observant que, pour qui s'applique sérieusement à la philosophie, nul ne vaut celui que donne une bonne conduite; le bien qu'on a fait dans le passé charme le souvenir, la suite à donner au bien qu'on a entrepris occupe l'heure présente, et l'avenir est rempli par le bien qu'on veut entreprendre de nouveau. Qu'à la vertu on ajoute la science, et rien ne manque au bonheur. Apprendre est un plaisir et le premier de tous : c'est en même temps un devoir

et qui figure aussi au premier rang. L'élève de Muret fuira la paresse; au seizième siècle, c'est certainement pour tout le monde le plus capital des péchés capitaux. Muret ne pardonne pas à ceux qui se glorifient de ne rien faire, quand ils en devraient rougir, et qui se vantent de leurs aïeux, quand ils ne les imitent pas. La paresse est la source de tous les vices, comme la science est celle de toutes les vertus. Ne retrouve-t-on point partout cette étroite liaison entre ce qui est bon et ce qui est agréable? On doit choisir soigneusement ceux avec qui l'on veut se lier; les amitiés les plus honnêtes sont aussi les plus douces.

Les préceptes que donne Muret, au sujet de la justice dans les rapports de famille, sont dignes d'être remarqués. Les premiers de tous nos rapports en ce monde sont ceux que nous avons avec nos femmes, nos enfants, nos serviteurs. L'homme qui n'a que de la dureté et des injures pour sa femme, qui fait d'elle, non l'inséparable compagne de sa vie, mais une courtisane ou une esclave; la femme qui ne se contente pas de sa tâche intérieure, qui se mêle de tout, qui empiète sur les attributions de l'homme et lui tient tête; le mari et la femme qui s'accordent pour traiter leurs enfants comme des domestiques et leurs domestiques comme des animaux; les enfants qui rejettent l'autorité de leurs parents, les serviteurs qui méconnaissent celle des maîtres : quelle maison tout ce monde peut-il former? Nulle bienveillance, nulle sympathie des âmes, toujours des disputes et même des rixes. Ce n'est pas seulement la violation du devoir qui touche Muret : quand la justice disparaît de la famille, elle emporte avec elle tout ce qui fait la douceur et le charme de la vie, elle enlève la vie même à la vie, pour reproduire les énergiques expressions de l'auteur. Muret tient avec raison à cet agrément des relations, sans lequel l'existence devient si pénible pour ceux même qu'on ne peut qualifier de malheureux; aussi recommande-t-il de respecter les usages reçus quand on n'a pas de raisons graves pour s'en écarter; c'est le désir de s'y conformer qui lui fait chaque année commencer son cours par l'éloge de son sujet.

Voilà comment il faut comprendre la morale, en écartant cette philosophie hérissée, inculte, qui ne pousse que de sottes clameurs, quand la langue ne lui manque pas, et qui est maîtresse dans presque toutes les écoles. Mais la morale ainsi comprise est-elle encore une science? qu'est-il besoin de travailler pour l'apprendre? Ce serait un grand bien qu'une science si utile fût si facile, et ce ne serait pas une raison pour la dédaigner; mais les grands hommes, Socrate, Platon, Xénophon, Aristote, n'ont pas jugé superflu de s'y appliquer; elle demande en effet beaucoup de travail. Quelle

différence entre ceux qui ne possèdent que des mots et ceux qui ont appris, dans les écrits et dans les discours des savants, à connaître les choses elles-mêmes ! Le vulgaire se trompe souvent, quand il prétend juger les vertus et les vices; ainsi les prodigues passent pour généreux, les avares pour économes, les téméraires pour courageux, les lâches pour prudents. Peut-on deviner du premier coup d'œil ce que les hommes compétents ne discernent qu'après bien des veilles? Ces notions que la nature a mises en chacun de nous, il faut que le travail les développe; il nous apprendra quelles sont les choses que nous devons rechercher et celles que nous devons fuir; l'étude de la morale est aussi nécessaire que la morale elle-même est utile.

Il faut bien remarquer l'analogie que les doctrines de Muret présentent avec celles de Montaigne, si le mot de doctrines peut être employé quand on parle de ce dernier. Laissons chacun à sa place et dans son rôle : l'un, grand écrivain dans une langue moderne, l'autre, confondu dans la foule de ceux qui s'attardèrent à écrire élégamment une langue ancienne : l'un, fuyant tout ce qui donne l'apparence d'un maître, exposition et ton dogmatique, l'autre, professeur par vocation et par métier. Il n'y en a pas moins un fond commun : c'est la même horreur, non seulement de ce qui est excessif, mais encore de ce qui est extrême, le même souci d'attirer à la vertu, en prouvant qu'elle est aussi avantageuse que belle, et de la rendre accessible en l'empêchant de se montrer trop exigeante, le même désir de lui donner le gouvernement du monde, à condition qu'elle accepte ce gouvernement et qu'elle ne rebute pas le monde. L'auteur des *Essais* n'eût pas désavoué le passage que nous résumions tout à l'heure sur les relations de famille. Ce n'est pas seulement dans l'application des doctrines, c'est dans les fondements même que se retrouve l'analogie. Montaigne, en traitant de la morale, fait complète abstraction de la religion, pour laquelle il professe d'ailleurs le plus profond respect. Muret, cet orthodoxe toujours tremblant, se met en règle avec la religion, en ne demandant aux théories émises sur la nature de l'âme que de se conformer à ses dogmes, et il se livre ensuite sur la morale à des développements purement philosophiques. Quand il recommande, parmi les auteurs grecs, Xénophon et Plutarque, parmi les latins, Tacite, c'est comme étant les plus propres à former la vie; il attend une direction pratique d'écrivains païens. Il y a ici plus qu'une coïncidence fortuite. Montaigne avait eu Muret pour maître à Bordeaux; il avait reçu sans doute des leçons auxquelles il demeura fidèle; tout au moins avait-il subi l'influence d'un esprit fin et mesuré. Il avait appris à chercher, non seulement des prin-

cipes de langue et de goût, mais encore des règles de conduite chez les sages de l'antiquité. Quoi d'étonnant si Muret fut un précurseur, comme un maître, pour Montaigne?

Les leçons de Muret portèrent encore sur le droit. Dans sa première jeunesse, il n'avait pas beaucoup goûté la jurisprudence; c'était pour obéir à ses parents qu'il l'avait étudiée, d'une manière très défectueuse d'ailleurs; il la sacrifiait à la poésie, surtout à la poésie élégiaque; la faiblesse de ses études se trahissait encore dans ses premiers travaux. En 1553, Duaren lui souhaitait un triomphe éclatant sur les méthodes que lui-même avait si souvent combattues, mais en lui conseillant de joindre à ses troupes, pour continuer la guerre, de nouveaux soldats un peu plus solides et mieux équipés que les premiers; rien, ajoutait-il, ne devait être plus facile, pourvu que Muret s'en donnât la peine. Les métaphores ont plus d'une fois servi à faire accepter des conseils qui par eux-mêmes eussent paru peu agréables. Muret profita sans doute de celui qui lui était donné sous une forme guerrière. En tout cas, s'il lui en avait coûté de se mettre à étudier le droit, il aimait plus tard à l'enseigner. Il se plaignit vivement quand il fut contraint d'y renoncer par les réclamations des professeurs qu'on abandonnait pour lui, « les corneilles dont il blessait les yeux »; il ne se consola qu'en projetant de rassembler et de publier ses cours, pour satisfaire au vœu de beaucoup de personnes, peut-être aussi en recueillant les plaintes bruyantes de ses anciens élèves, qui déclaraient ne pouvoir supporter d'autre professeur et annonçaient l'intention d'abandonner le droit, si on leur enlevait leur maître de prédilection.

Il semble, en effet, avoir eu un grand succès dans cet enseignement. En 1564, la nouvelle qu'il retournait, dans ses leçons de Rome, à « cette philosophie civile » excitait l'allégresse jusqu'à Padoue. Quatorze ans plus tard, les étudiants allemands de cette dernière ville lui demandaient d'y revenir pour enseigner le droit; les triumvirs placés à la tête de l'université avaient promis que les négociations nécessaires au succès de la demande seraient confiées à l'ambassadeur de Venise à Rome. Les étudiants, dans leur confiance un peu naïve, disaient à Muret qu'ils avaient eu à lutter contre la haine et l'envie d'un grand nombre d'adversaires, quand ils avaient réclamé un professeur de Pandectes, qui enseignât, non à la manière barbare, mais de cette manière française qui avait l'approbation de tous les gens sensés; ainsi s'exprimaient alors de jeunes Allemands. Dans leur pensée, sans doute, Muret devait être d'autant plus flatté de leur demande et disposé à s'y rendre, qu'ils avaient eu plus de peine à triompher de la haine et de l'envie:

mais un triomphe de ce genre n'est jamais sans lendemain, un esprit sage préfère souvent la paix à une victoire, surtout à une victoire qui ne termine pas la guerre, et Muret avait été trop souvent éprouvé pour n'être pas prudent. L'ambassadeur de Venise lui disait, d'ailleurs, qu'il n'avait pas reçu d'instructions : « Ce qui peut vous faire comprendre, répondait Muret aux étudiants, que l'on ne tient pas compte, comme on le devrait, de vos généreux désirs. »

Cette manière française, si goûtée des jeunes Allemands, suscitait des ennemis à Muret, en même temps qu'elle lui valait tant de succès : « Je vois décidément, ajoutait-il, que la méthode, qui règne aujourd'hui, en France pour enseigner la vraie et solide science du droit ne plaît pas aux Italiens; moi-même, il est vrai, en expliquant les Pandectes dans cette ville, j'ai trouvé beaucoup d'approbateurs, et j'étais arrivé à ce résultat que la plupart de ceux qui enseignent fastueusement ces inepties dont vous avez une juste aversion étaient délaissés dans leurs écoles solitaires. Aussi plusieurs d'entre eux sont-ils allés trouver le Souverain Pontife et lui ont-ils demandé de ne me laisser plus suivre cette méthode dans l'enseignement du droit; autrement la jeunesse, séduite par l'agrément du langage, abandonnerait l'admirable doctrine de Barthole et de ses semblables; quant à eux, si je continuais, ils cesseraient et renonceraient à enseigner. » Ils avaient obtenu gain de cause, sans que Muret eût trop à se plaindre; une augmentation considérable de traitement compensait pour lui l'ennui de retourner par ordre à la rhétorique et à la philosophie. L'autorité donnait raison aux hommes de tradition et elle dédommageait comme elle pouvait un homme de mérite, qui, d'ailleurs, acceptait sans peine, *non ægre*, disait-il lui-même, les dédommagements de ce genre.

En quoi consistait cette méthode qui ne paraissait si dangereuse que parce qu'elle réussissait trop bien auprès des élèves? Elle exigeait d'abord une science exacte dont la tâche était de rétablir la pureté de la langue et de reconnaître le sens vrai des textes juridiques. La langue était altérée par les expressions sans nombre qu'avaient forgées les anciens interprètes; il faut entendre Muret, à propos de ces termes si fréquemment employés dans la jurisprudence féodale, *domaine direct*, *domaine utile*, termes inconnus aux jurisconsultes romains comme aux empereurs, « inventions et songes de ceux qui ont cru se faire une réputation de finesse et d'ambition en obscurcissant et en souillant de leurs inepties le droit civil. » Quant aux textes, c'était un premier et important travail que de les dégager de cette masse de commentaires sous laquelle ils étaient comme enfouis, aussi verbeux que dénués de

sens, que de les arracher, pour ainsi dire, à Barthole, à Balde, à tous ceux qui avaient enseigné le droit civil depuis quatre cents ans, que d'écarter ces controverses viles et déraisonnables, où tant d'auteurs ne s'étaient montrés que trop ingénieux. Il y avait plus à faire; se débarrasser de Barthole ne suffisait pas, il fallait corriger Justinien lui-même, car de tous les écrits laissés par les anciens, il n'en est pas qui aient été plus indignement traités par des hommes ignorants et téméraires que ceux qui contenaient le droit civil des Romains. Tous ces ouvrages élégants et clairs, composés depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui d'Alexandre Sévère, ont été mis au pillage par Tribonien, comme une ville livrée aux soldats vainqueurs, tous ces grands jurisconsultes ont été mutilés comme le Déiphobe de Virgile,

Laceri crudeliter ora,
Ora manusque ambas;

on n'a pas conservé une loi, un plébiscite entier; ce qui reste de l'édit du préteur ressemble aux planches que ballotte le naufrage. Voilà ce qu'il est nécessaire de reconstituer; on a les plus grandes difficultés à vaincre pour arriver jusqu'à la véritable jurisprudence de Rome, et l'on ne saurait y arriver sans une connaissance parfaite de sa langue, de son histoire, de ses institutions; toute sa littérature doit être appelée à l'aide dans une telle entreprise.

Muret tenait encore à compléter l'étude du droit par celle de la morale, par celle de l'éloquence et de toutes les sciences. Dans un de ses discours, il explique pourquoi ses progrès ont été si longtemps entravés; c'est qu'il avait étudié le droit après avoir appris, d'une manière quelconque, la grammaire et la rhétorique, avec une faible connaissance de la dialectique et dans une complète ignorance des autres parties de la philosophie, absolument étranger à la langue grecque et à l'antiquité comme à la pratique des choses. Il rapporte en plaisantant, non sans grâce, qu'il n'en avait pas moins conçu et même fait concevoir aux autres une assez bonne opinion de lui-même à ses débuts, mais qu'il fut bientôt ramené à une appréciation plus juste et plus modeste de son mérite. Dès lors, il chercha toujours dans ses nombreuses lectures ce qui se rapportait à la jurisprudence, et il se mit ainsi en état de faire profiter ses auditeurs du travail qu'il avait trouvé si fructueux pour son propre compte.

L'effort de la méthode nouvelle portait, en second lieu, sur la manière d'enseigner les résultats obtenus par la science. Savoir et exposer, telles sont les deux parties du professeur. L'enseignement

ne devrait plus être le mélange des matières les plus diverses, tout venant à propos de tout, rien n'étant mis à sa vraie place. S'élever au-dessus des textes, dont chacun renfermait un détail, pour arriver à une vue d'ensemble, faire saisir des idées générales, l'enchaînement qu'elles avaient entre elles, les conséquences qu'elles produisaient et les applications qu'elles recevaient, voilà ce que n'avait jamais fait l'école de Barthole, voilà ce que prétendait faire l'école rivale. Celle-ci ne dissimulait pas, d'ailleurs, son désir de rendre les leçons, où les textes étaient rejetés au second plan et les sujets eux-mêmes mis au premier, plus attrayantes encore par la pureté, par l'élégance, par la grâce même du langage; l'étude approfondie de la langue et de la littérature latines, après avoir servi à mieux connaître les institutions juridiques, servait à attirer, à séduire les étudiants. La barbarie d'un langage qui eût étonné au plus haut point et qui eût même fort embarrassé Paul, Ulpien et Papinien, n'était pas celle que Muret combattait le moins vivement; loin de là, le mauvais style était peut-être encore ce qui le choquait le plus chez Barthole et chez les malheureux de son école; il voulait habituer les jeunes gens à parler de droit dans la langue de Cicéron, de César, de Plaute et de Térence.

Nous pouvons constater, dans les œuvres de Muret, qu'il appliquait bien les préceptes auxquels il attachait tant d'importance. Si ses travaux juridiques n'offrent pas, en eux-mêmes, aujourd'hui du moins, un grand intérêt, si beaucoup de thèses qui y sont soutenues ne peuvent plus l'être, on y retrouve toujours une division claire et judicieuse, une exposition élégante et nette, au service d'une érudition qui se propose non seulement de donner aux notions juridiques plus de précision et d'exactitude, mais encore de les rattacher à des sciences dont la connaissance et le goût sont plus répandus, et de réveiller l'attention, en piquant la curiosité, pour que l'instruction en profite.

Un autre caractère de son enseignement est signalé par un de ses correspondants. Il détournait les esprits des chicanes usitées dans les procès et d'un gain misérable. Pour gagner de l'argent, en effet, il faut être prêt à soutenir un procès, tel qu'il se présente dans la réalité; ce n'est pas la théorie que demande un plaideur embarrassé. Là encore était une force pour la vieille école; elle dominait les tribunaux dont elle avait formé les membres, et auxquels elle avait imposé ses habitudes: on ne pouvait être écouté, si l'on ne citait Barthole, et bien souvent citer Barthole suffisait. Muret avait donc à lutter contre le désir naturel qu'ont les jeunes gens de se former à la pratique et de se faire une situation, c'est-à-dire de gagner de l'argent. Mais, en matière juridique, comme en

toute autre, il avait de l'enseignement une idée qui, pour être haute, n'en était pas moins juste. L'enseignement prépare à la pratique, il n'y forme pas; ce n'est pas un apprentissage; il donne la capacité d'apprendre; quand on sort de l'école, il reste à profiter de cette capacité dans une profession déterminée; il y a un nouveau travail à entreprendre, travail d'application : à chaque partie de la vie sa tâche. Il ne faut pas enchaîner le jeune homme, quand il s'ignore lui-même, à une profession qu'il n'aura pas librement choisie et pour laquelle sa nature, en se révélant ou en se développant, ne lui inspirera peut-être que de l'aversion; il ne faut pas restreindre, rabaisser l'intelligence, dans les années heureuses et rapides où elle peut grandir et s'étendre, en l'attachant prématurément au détail technique : ni l'intelligence, ni la science, ni les professions n'y gagnent.

Muret ne se donnait pas pour l'inventeur de la méthode nouvelle dont il faisait état, et dans laquelle un de ses admirateurs voyait une inspiration divine. Il racontait ce qui s'était passé en lui dans sa première jeunesse, quand Budé, Alciat et quelques autres auteurs lui étaient tombés dans les mains, comme J.-J. Rousseau raconte que la lecture de la question posée par l'Académie de Dijon : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs*, lui découvrit un autre univers et fit de lui un autre homme. Muret ne contesta jamais la supériorité de Cujas, au nom duquel on associait souvent le sien et auquel il adressait les plus grands éloges en lui écrivant pour lui recommander de jeunes Italiens pleins de zèle; il réclamait la gratitude des bons esprits pour tous les inspirateurs de la renaissance juridique; une partie de ceux-ci étaient d'Italie, la plupart étaient Français; quant à lui, il ne revendiquait que l'honneur d'avoir suivi leurs traces. S'il avait été un novateur, c'est parce que, les réformateurs italiens n'ayant pas fait école, il avait eu, en se fixant à Rome, à corriger les erreurs anciennes et à ramener la jeunesse dans des voies meilleures.

Ce qui montre combien Muret était familiarisé avec le droit et combien il en avait le goût, c'est que même dans sa correspondance il en parlait constamment la langue; on y rencontre même, de temps en temps, des plaisanteries dont les institutions juridiques fournissent les éléments; il faut avoir une grande confiance dans les connaissance spéciales de ceux à qui l'on écrit, pour se permettre de parler et de plaisanter ainsi.

III

Les travaux qu'exigeait un enseignement si varié n'empêchaient pas Muret d'entretenir une vaste correspondance. S'il faut l'en croire, il lui en coûtait d'écrire. Il n'attendit pas que sa santé fût altérée pour prendre un secrétaire, *amanuensis*, et rejeter au moins sur un autre cette partie matérielle de la besogne qui lui paraissait fastidieuse. Qu'il écrivît lui-même ou qu'il dictât, son esprit vif était toujours pressé d'arriver à la fin, et il se confesse ou se vante de ne pas s'étudier comme de ne pas se relire. En 1575, il recevait cinq ou six lettres par jour; c'était beaucoup, si l'on songe à la nature des communications qui lui étaient adressées et des réponses qu'il devait faire. S'il avait voulu se mettre en règle avec tous ceux qui les envoyaient, tout son temps y aurait été employé, nous dit-il. On le savait facile et complaisant, on le voyait au comble de la réputation, on comptait sur un accès commode auprès de lui, et l'on se sentait honoré de figurer au nombre de ses correspondants. Sa complaisance ne put cependant suffire jusqu'au bout. A la fin de sa vie, il avait depuis longtemps fait faillite, disait son jeune neveu, reproduisant, sans doute, une plaisanterie de jurisconsulte; il n'espérait plus être jamais solvable, tant il avait de créanciers en ce genre; il en était à ne plus savoir quels étaient les plus anciens et les plus récents; dans le nombre, il y en avait de privilégiés, à qui il voulait rendre principal et intérêts; mais envers ceux-là même il n'avait d'autre moyen de s'acquitter que de leur déléguer son neveu.

Dans sa jeunesse, il avait été quelquefois le premier à faire à un savant l'offre d'entrer en correspondance. On en usait ainsi au seizième siècle; un homme distingué adressait à un autre la proposition de nouer un commerce épistolaire; s'il n'y avait pas eu de relations antérieures entre eux, ils ne s'en assuraient pas moins de l'affection et de l'admiration qu'ils avaient conçues, à l'avance, l'un pour l'autre. Ils s'appliqueraient aux mêmes études, ils se communiqueraient tout ce qu'ils trouveraient de nouveau, se consulteraient sur ce qu'ils rencontreraient de difficile, délibéreraient avec des amis, s'il le fallait, se répondraient en toute franchise, se critiqueraient en toute liberté, avoueraient hautement ce qu'ils se devraient; beau programme, difficile à remplir. Muret cessa de prendre l'initiative en avançant en âge; il fit plus d'une fois la sourde oreille quand on la prenait avec lui. Au désir de ne pas ajouter aux occupations dont il était déjà surchargé, se joignait la prudence qui lui était ou naturelle ou habituelle. Il reçut un jour, de Rostock, une lettre où

un Allemand, qui n'avait pu le voir à Rome, sollicitait l'honneur de devenir son correspondant. Muret ne lui fit même pas de réponse; il ne connaissait, disait-il, ni le nom, ni la situation de cette ville, et il pouvait bien dire vrai, ni la géographie, ni l'histoire, ne semblent lui avoir été très familières; d'ailleurs, pour ne déguiser rien, il déclarait qu'il n'aimait pas adresser ses lettres à des inconnus, surtout quand ils étaient originaires de ces pays où l'on avait abandonné la vraie foi; il craignait qu'elles ne tombassent entre les mains d'hérétiques avec lesquels il ne voulait avoir aucun rapport.

La correspondance de Muret nous donne l'idée de ce que sont toutes celles des savants au seizième siècle. C'est principalement à ce titre qu'elles méritent de fixer l'attention pendant quelques instants.

On y trouve d'abord les compliments réciproques, plus que des compliments, les manifestations, sans cesse répétées, d'une vive tendresse. Sont-elles toujours sincères? Il serait téméraire de l'espérer; tout au moins devrait-il y avoir des mesures dans ces sentiments, et il n'y en pas dans le langage. Muret, cependant, avait peu d'amis tels que Manuce.

Il est probable qu'il croit à la vive affection dont il reçoit de toutes parts l'assurance; il est certain qu'il est flatté d'en recueillir l'expression; on a beau avoir infiniment d'esprit, on se laisse persuader sans peine qu'on est sincèrement admiré et même adoré. Muret constate la tendresse de ses correspondants aussi souvent qu'il leur témoigne la sienne; ce qui lui arrive d'heureux doit leur faire le plus grand plaisir. A l'appui des vives protestations, viennent les attentions délicates; Muret est sensible à l'envoi de petits présents, de certaines friandises, de gâteaux de Reate, par exemple. Parmi les assurances d'attachement se glissent parfois des plaintes, encore affectueuses, que suivra peut-être une rupture. Quelle n'est pas la tendresse de Muret pour Juste Lipse? Il souffre à la pensée que celui-ci pourrait avoir des amis plus chers; il n'en insinue pas moins, dans une préface destinée à la publicité, que Juste Lipse s'est rendu coupable de plagiat envers lui; il est vrai que, l'ouvrage n'ayant pas encore paru, il le soumet à celui même dont il se plaint, en l'invitant à y introduire les changements qui seront à son gré. Juste Lipse répondit par des protestations d'amitié; il reconnaissait maintenant, disait-il, la fausseté des rapports qu'on lui avait faits pour le brouiller avec Muret; la reconnaissait-il vraiment? Quelques années plus tard, mais ce n'était plus à Muret qu'il écrivait, c'était au P. Benci, il ne craignait pas de dire que Muret s'était fort mal conduit envers lui, tout en déclarant qu'il conservait au fond de l'âme ses bons sentiments d'autrefois, qu'il se bornait à ne

pas les manifester. Juste Lipse se donnait ainsi le mérite de la générosité; toutes ces lettres, écrites le plus souvent en vue du public, nous présentent naturellement leurs auteurs sous le jour le plus favorable.

Faut-il chercher, dans la correspondance de Muret, l'expansion amicale, ces détails sur la vie privée, qui amusent les contemporains et qui instruisent la postérité, l'abandon d'une âme qui se livre dans le secret à une âme dont elle est sûre? Ses lettres sont-elles de celles qui ont formé chez nous, depuis le dix-septième siècle, un genre spécial de littérature, un des plus florissants comme un des plus propres à faire ressortir et briller les vives qualités de notre génie national? Non; il n'y a d'autre expansion que celle de ces félicitations et de ces protestations dont la sincérité est trop souvent absente; la vie privée n'y tient qu'une place relativement peu importante. On y sent trop le désir de se faire un rôle et naturellement un beau rôle, quand Muret raconte comment on s'impose à lui, jusque pendant ses repas; comment on le force, par l'obstination, par des insinuations flatteuses ou par des détours ingénieux, à communiquer ses ouvrages en manuscrit; comment on fouille ses tiroirs, comment on emporte ce qu'on y trouve en promettant de n'en faire part à personne, et comment on va en faire part à tous ceux qu'on connaît. Il ne dit sans doute rien que de vrai, mais il tient à montrer jusqu'où va l'admiration pour sa personne, et il est probable qu'il saisit l'occasion de donner un modèle de narration familière; le récit est, du reste, facile et spirituel. Cependant il donne bien des renseignements qui ne manquent pas d'intérêt sur son existence de professeur. Si les lettres finissent par être publiées, elles ont été d'abord écrites pour des correspondants réels, qui attendaient des nouvelles, qu'il fallait mettre au courant de bien des faits. La forme épistolaire n'est pas ici une simple fiction; quand la correspondance devient un livre véritable par la publication, elle garde quelque chose de ce qu'elle fut à l'origine.

Les lettres écrites par ceux qui ne sont plus sont particulièrement recherchées aujourd'hui à titre de documents historiques; on espère y trouver des renseignements précieux qui permettront de contrôler et de compléter l'histoire officielle; on y interroge des témoins qui peuvent n'être pas toujours exacts, mais qui doivent toujours être sincères, qui nous livrent le secret de leur pensée, quand ils n'ont pas possédé celui des événements. Les hommes d'État ou ceux qu'ils ont employés, dans ces feuilles qu'ils croyaient protégées contre toutes les indiscrétions, nous donnent souvent, au risque de se condamner eux-mêmes, la solution des problèmes les

plus obscurs. Après eux, on tient à consulter ceux qui n'ont fait qu'assister aux événements ou en souffrir sans les diriger; les impressions sont regardées comme presque aussi importantes que les informations. On ne trouve pas beaucoup moins à apprendre des petits et des humbles que de ceux qui furent grands et superbes; on ne veut pas seulement être instruits des faits qui se sont passés, on désire savoir comment vivaient ceux qui ne faisaient point parler d'eux, et l'on s'intéresse aux pauvres Achéens, payant le délire des rois. Ce n'est pas encore un intérêt de ce genre que les lettres de Muret présentent aujourd'hui pour nous : ni lumières nouvelles sur les faits, ni révélation d'impressions personnelles; Muret garde pour lui et ce qu'il sait et ce qu'il saura; ainsi le veut la prudence. Il habite Rome, et il ne peut dire si le pape s'y trouve ou en est absent; il ignore tout ce qui se passe; ce n'est pas contre lui qu'on informera jamais pour avoir répandu des nouvelles. Les contemporains désiraient vivement que ses lettres fussent publiées, la postérité se consolerait sans beaucoup de peine, si elles ne l'avaient pas été. Il n'y a presque rien à y prendre pour l'histoire, il n'y aurait rien, si l'auteur n'était pas amené à faire mention de personnages considérables, comme Odet de Foix et du Ferrier, s'il ne recevait pas lui-même le contre-coup des événements qui agitent le monde, comme dans le séjour qu'il fait en France avec le cardinal d'Este, pendant nos guerres civiles, si enfin, par moments, il n'était pas réduit à partager et à exprimer les préoccupations générales, ne fût-ce qu'à cause de la gêne que la politique et la guerre mettent dans l'exécution de ses projets ou dans l'exactitude de ses relations. Quand on vit dans la seconde moitié du seizième siècle, on éprouve, on laisse percer ce sentiment de lassitude désespérée qui est si commun, qui est universel alors; on ne se singularise pas assez pour se compromettre, en déplorant une anarchie qui semble irrémédiable.

C'est la littérature, c'est la grammaire, c'est l'érudition, qui remplissent presque entièrement les lettres de Muret, comme celles qui lui sont adressées. Il y en a un grand nombre qui portent sur la critique des textes, sur l'orthographe des anciens. L'un des correspondants propose une correction, mais il craint d'en affirmer l'exactitude, ce qui pourrait sembler *gloriosulum*. Où est maintenant la timidité d'alors? Muret donne des exemples d'anacoluthe; il prend ceux qui lui viennent à l'esprit, et ils sont très nombreux; encore ne lui suffisent-ils pas; il écrit une seconde lettre pour compléter la première. Il fait quelquefois des dissertations véritables, par exemple, sur l'expression *defugere auctoritatem*. On le consulte à chaque instant et sur toute espèce de questions. Il est à Tivoli,

mais qu'importe? Il n'a pas ses livres, mais il ne doit pas en avoir besoin, tant les matières dont on lui parle lui sont familières. Aulu-Gelle est un des auteurs qui reviennent le plus fréquemment dans la correspondance; les manuscrits des *Nuits Attiques* étaient au nombre des plus défectueux; les éditions étaient naturellement au rang des plus mauvaises; trouver enfin un bon manuscrit, faire enfin une édition correcte, quelle tâche, mais quelle gloire! Muret ne s'y épargne pas. Mais le nom même de l'auteur est en question? S'appelait-il Agellius ou A. Gellius? Il n'y a que le prénom de Cornelius Nepos qui offre autant de difficultés. Toutes ces lettres auxquelles nous faisons allusion attestent en même temps la science de Muret et la complaisance avec laquelle il aide aux travaux d'autrui. Il entre volontiers dans le détail sur les siens, et ce détail sert au moins à montrer quelle était la vie des grands érudits. Quand il trouve, après deux ans de recherches, un manuscrit des *Philippiques* de Cicéron, dans une bibliothèque secrète du Vatican, il obtient la permission de l'emporter, mais pour sept jours seulement, et, quoique malade, il passe ces sept jours dans un travail continu de collation, sans se soigner, sans boire, manger ni dormir. Il parle sans cesse de tous ses travaux, par-dessus tout des éditions qu'il prépare, ce qui lui donne occasion de toucher en passant à un très grand nombre de questions, quand il ne les traite pas à fond.

Sa correspondance n'est pas seulement celle d'un érudit avec les érudits, ses égaux, quelquefois ses rivaux, qui pourront devenir bientôt ses ennemis, c'est souvent aussi celle d'un professeur avec ses élèves ou avec ceux qui briguent l'honneur de le devenir. Elle ne perd pas par là le caractère que nous avons signalé. On n'osait pas toujours écrire en latin à un maître tel que lui; un orateur qui avait fait dans cette langue le panégyrique d'une reine d'Espagne ne le lui envoyait qu'en tremblant. Muret encourageait ceux qui, bravant leur timidité naturelle, ne craignaient pas de soumettre leurs essais à son jugement; il renvoyait souvent les lettres avec des corrections; il félicitait ou il grondait selon les cas, mais toujours avec mesure; telle lettre n'était pas parfaite, elle dépassait toutefois ce qu'il attendait; ses conseils étaient excellents; on y pourrait trouver les éléments d'un plan d'études.

Ainsi, soit entre ceux qui étaient entrés en même temps dans la vie, qui s'étaient donnés à la science et qui travaillaient comme de concert à lui faire faire de nouveaux progrès, soit entre celui qui était reconnu pour un maître et ceux que possédait le désir de s'instruire, une correspondance constamment entretenue tenait lieu de communications verbales, de réunions dans lesquelles on aurait pu échanger ses idées, donner et recevoir l'enseignement.

Les lettres dont nous venons de faire connaître le contenu ordinaire rendaient le genre de services qu'ont rendu, depuis, les académies et les sociétés savantes, encore à peu près inconnues alors. Les hommes qui s'occupent des mêmes études tendent naturellement à se rapprocher; la science tire un grand profit des relations qui s'établissent entre eux; leurs conversations étendent leurs vues, corrigent leurs erreurs. Le temps n'était pas loin où les hommes distingués se trouveraient réunis dans un petit nombre de villes importantes, où rien ne s'opposerait plus à ce qu'ils tinssent des réunions régulières sous la protection de l'autorité; au seizième siècle, ils étaient dispersés, ils voyageaient beaucoup, ils allaient où leur intérêt les appelait et il les faisait souvent passer d'un pays dans un autre. Sans doute, ils aimaient et ils cherchaient à se rencontrer, mais combien de telles rencontres n'étaient-elles pas rares? et quel petit nombre que celui des personnes qu'elles mettaient en présence! des réunions périodiques, des conversations régulières n'étaient pas possibles. On s'écrivait quelquefois à travers bien des difficultés; les lettres parvenaient à leur adresse, souvent après de longs retards, mais du moins les savants apprenaient à se connaître, se consultaient, se répondaient. Chacun d'eux pouvait, de la même manière, exercer son influence sur ceux qui avaient confiance en lui et à qui il n'était pas toujours permis d'aller se fixer là où il donnait ses leçons; le plaisir d'étendre son nom et son autorité le payait de sa complaisance.

Les relations des savants entre eux ne devenaient pas toujours plus sûres et plus cordiales en devenant plus fréquentes et plus étroites, à mesure qu'ils se voyaient ou qu'ils s'écrivaient davantage; il est impossible de ne pas remarquer le grand nombre des accusations de plagiat qu'on rencontre dans leurs lettres. Prendre à un livre déjà imprimé et que tout le monde a pu lire, c'est un procédé dont l'indélicatesse est quelque peu naïve. Ce qu'un savant impute le plus volontiers aux autres, au seizième siècle, c'est d'avoir profité des conversations et des lettres où il communiquait ses projets, sa manière; d'entendre tel ou tel passage, son intention d'éditer tel ou tel auteur, c'est d'avoir retenu et de s'être approprié les notes dont il leur a livré le secret avec une noble confiance; le plagiat de ce que le public ne connaît pas, voilà ce qu'on redoute particulièrement, voilà ce qu'on signale le plus haut. Muret et Lambin se renvoyèrent des accusations de ce genre; il semble que le second ait été le plus suspect. Muret n'est pas le seul qui se soit plaint d'avoir été pillé par lui; il avait des compagnons d'infortune dont il accueillait volontiers les réclamations. Ce fut ensuite à Juste-Lipse qu'il adressa le même reproche. Juste-

Lipse reconnaissait un ou deux emprunts, mais il soutenait qu'il avait prévenu le public; Muret ne voulait pas discuter, mais affirmait que son nom ne se trouvait pas une seule fois dans l'ouvrage à propos duquel s'élevait la contestation. Tout en se déclarant habitué à de pareils jeux, il se plaignait que Brisson s'y fût livré comme les autres.

Le public désirait vivement qu'il lui fût possible de lire ces lettres, œuvres d'hommes si distingués; ceux-ci avaient bien pu s'attendre à ce désir et ils s'étaient ordinairement arrangés de manière à pouvoir le satisfaire sans inconvénient, soit pour leur sûreté, soit pour leur renommée; ils avaient dû veiller sur eux quand ils avaient écrit et ils devaient exercer un prudent contrôle sur ce qu'ils livraient à l'impression. Muret s'excusait sur la négligence avec laquelle il faisait sa correspondance; il écrivait tout d'un trait, souvent sans relire, et il envoyait ses lettres, telles qu'elles étaient venues sous sa plume, pleines de taches et de ratures; à celles de Manuce, les plus belles depuis Cicéron, il comparait les siennes, où il se servait *popularibus verbis*. Il ne s'en laissait pas moins encourager et décider à les publier; il en recueillait les copies et ses correspondants se résignaient, probablement sans beaucoup de peine, à voir publier les leurs en même temps, puisqu'il le fallait. Quant à lui, sincère ou non, il ne se lassait pas de dire combien la curiosité publique l'étonnait; mais, une fois son parti pris, il tenait à ce que l'édition fût correcte; quelque temps après, il en préparait une seconde, plus complète.

Les recueils de lettres, ainsi publiés pour donner satisfaction à la curiosité très réelle des gens instruits, tenaient lieu de nos revues périodiques. On y trouvait ce que nous cherchons maintenant dans celles-ci, une grande variété de matières, toutes choisies naturellement parmi celles dont s'occupaient alors les personnes qui aimaient la lecture; on appréciait ces brèves dissertations, qui mettaient en lumière, parfois des sujets nouveaux, le plus souvent des idées nouvelles sur des sujets anciens, où les souvenirs classiques venaient se réunir en foule et même se grouper avec goût autour d'un point important. La forme de la correspondance rompait avec la monotonie ordinaire et l'appareil didactique des traités; au résultat des recherches érudites elle permettait de mêler des détails qui pouvaient être intéressants sur l'existence des particuliers ou même sur les faits de la politique, avec discrétion, bien entendu. Elle découvrait l'homme sous l'auteur; elle découvrait en même temps ceux auxquels il s'adressait ou qui s'adressaient à lui.

Si la publication des correspondances effarouchait une modestie qui n'était pas toujours très sincère, elle pouvait quelquefois causer

un déplaisir beaucoup plus vif et plus vrai, en compromettant l'honneur ou la sûreté de ceux qui ne l'avaient pas prévue. Muret fut aussi inquiet qu'irrité, quand, en 1561, Lambin imprima à Lyon les lettres qu'ils s'étaient écrites; ces deux sentiments étaient bien justifiés. Non seulement le cardinal d'Este, à qui Muret avait fini par s'attacher, pouvait être blessé des hésitations qui avaient précédé l'accord, mais surtout le souvenir des fautes que Muret avait pu commettre, de la peine à laquelle il s'était soustrait par un prompt départ, des protections dont il avait eu besoin, était réveillé de la manière la plus pénible; ceux qui n'auraient pas su que, même en Italie, à Padoue, de nouveaux soupçons avaient plané sur Muret, auraient pu l'apprendre, en lisant les lettres où Lambin questionnait de haut son ami et se félicitait de ce que les mauvais bruits n'étaient pas fondés, tout en expliquant pourquoi il les avait pris au sérieux. Le beau rôle était tout le temps pour Lambin; il était le protecteur toujours prêt à agir, le juge toujours disposé à se laisser fléchir. Muret soutint que la correspondance était fabriquée; mais on a depuis longtemps fait observer qu'il attendit dix-huit ans pour se tirer ainsi d'affaire. Lambin était mort, il ne pouvait plus contredire l'aveu repentant que lui prêtait Muret, invoquant deux témoins, Turnèbe, mort aussi, et Dorat, son intime ami. Fabriquer ces lettres eût été infâme; les publier sans l'assentiment de Muret qu'elles devaient si profondément humilier et qu'elles pouvaient si gravement compromettre était odieux. Muret a été dans son droit quand il a représenté, à diverses reprises, Lambin comme un homme érudit sans doute, mais méchant et toujours animé du désir de nuire. Lambin ne peut échapper au double reproche d'avoir disposé de ce qui ne lui appartenait pas et trahi un ami de qui il avait reçu des services au moins littéraires. Avait-il cédé à la haine ou à l'envie? n'avait-il pas plutôt compté sur l'honneur et sur le profit d'une publication qui devait répondre au goût de son temps? Le livre le posait bien et devait se vendre.

Cette correspondance contenait autre chose que des détails fâcheux pour Muret; s'il en avait été ainsi, Lambin n'aurait pu affronter un tel scandale. Ce n'était pas un pamphlet qu'il avait fait imprimer, c'était une œuvre sérieuse, qui convenait au public lettré, et sur laquelle se vérifieraient sans peine toutes les observations précédemment prises; l'érudition en faisait naturellement le fond. Les deux savants se consultaient sur les difficultés qu'ils rencontraient; ils ne se félicitaient pas moins souvent sur leurs travaux respectifs. Un commencement de défiance ne percerait-il pas sous tant de compliments?

L'érudition, qui nouait tant de relations, au seizième siècle, finis-

sait quelquefois par les rompre. Les savants étaient aussi susceptibles alors que les poètes l'ont été en tout temps. Ils avaient surtout un sentiment très vif de ce qu'on pourrait appeler le droit du premier occupant, non seulement sur le sol de l'antiquité, mais encore sur ce territoire adjacent que forment les corrections et les conjectures. Il n'y avait plus alors beaucoup d'écrivains à découvrir; les temps héroïques où l'on espérait toujours retrouver quelque ouvrage de Cicéron et où les efforts aboutissaient souvent au succès étaient passés; mais combien de leçons différentes ne pouvaient-elles pas être proposées sur des manuscrits, peut-être défectueux à l'origine, en tout cas altérés par l'outrage du temps? Qui trouverait la plus exacte, tout au moins la plus ingénieuse? qui la trouverait le premier? Quel dépit, quand, à la veille de publier l'édition d'un classique avec un commentaire, on était devancé par un homme portant un nom déjà connu, quand on se voyait ravir une idée nouvelle!

Après avoir résumé la vie de Muret, nous avons indiqué les traits principaux de son enseignement et de sa correspondance. Il en est un auquel se rapportent presque tous les autres, et que nous devons faire ressortir en terminant; il vient à l'appui d'une de nos observations précédentes. Quoique Muret n'eût pas conservé un vif attachement pour la France, ce fut l'esprit français qu'il représenta à l'étranger, avec la clarté de son style et de sa méthode, avec l'élégance d'une exposition et d'une élocution qui faisaient paraître à tous l'érudition accessible et agréable, avec la faculté de généraliser sans sacrifier l'exactitude du détail, avec la fermeté du bon sens, la délicatesse du goût, la sagesse de la modération, et ce représentant de l'esprit français fut admiré des Italiens comme des Allemands.

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPRIMEURS, 5, PLACE DU PANTHÉON.

PARIS. — E DE SOYE ET FILS, IMPR., 5, PL. DU PANTHÉON.